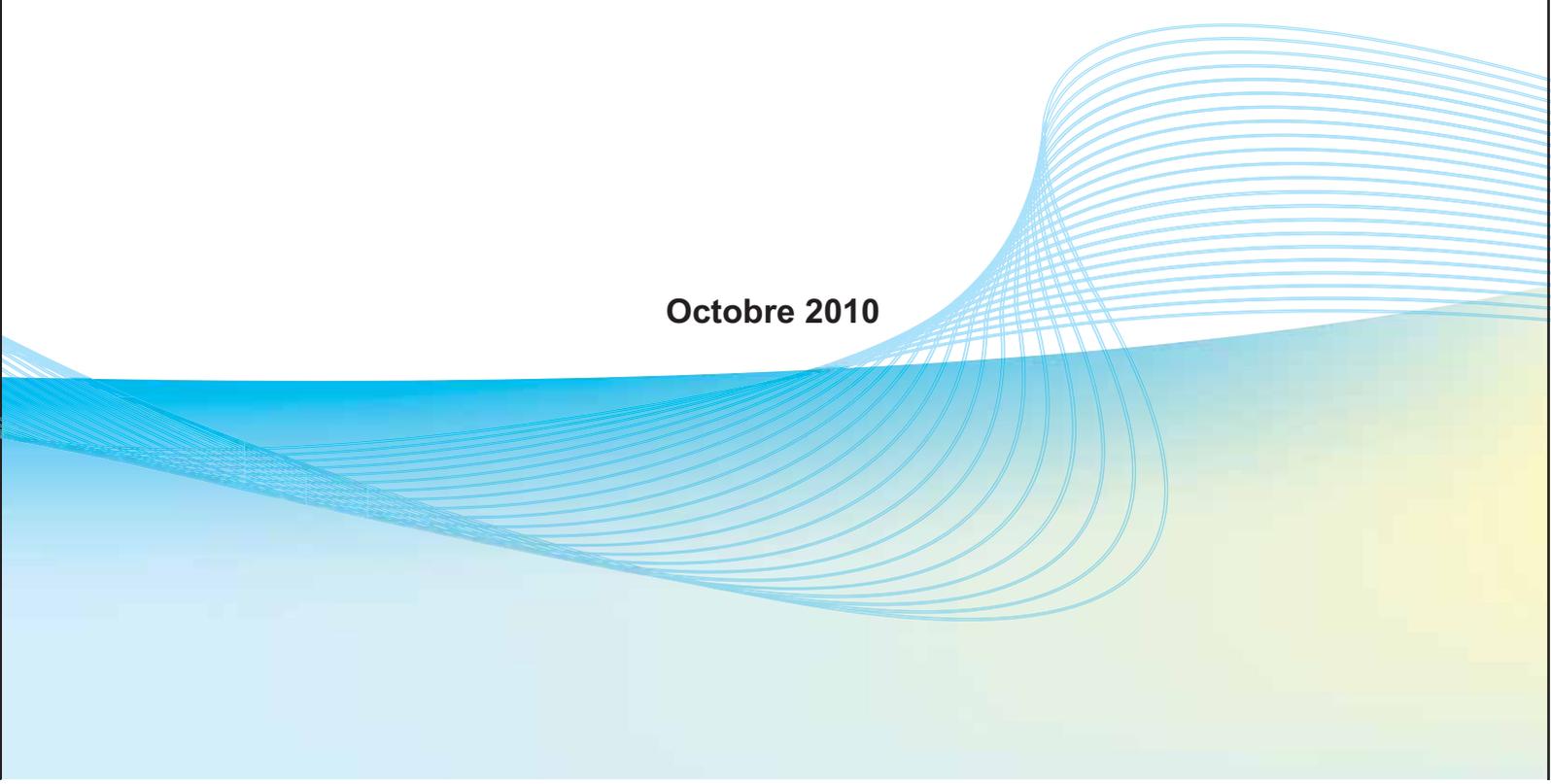




# **Connaissances, perceptions et attitudes de la population marocaine vis-à-vis de son patrimoine**

**Octobre 2010**



**Connaissances, perceptions et attitudes  
de la population marocaine  
vis-à-vis de son patrimoine**

Octobre 2010

Cette étude a été dirigée par Ahmed Bouziane, sociologue de l'Université Sidi Mohamed Ben Abdallah de Fès, en collaboration avec Abderrahman El Maliki, sociologue de la même université et Ahmed Hakik, statisticien/géographe.

## Sommaire

<b>Introduction</b> .....	<b>6</b>
1. Contexte de l'étude .....	6
2. Objet .....	6
3. Objectifs .....	7
4. Méthodologie.....	7
4.1. Approche méthodologique et outils de collecte et d'analyse des données.	7
4.2. Terrain d'enquête et population enquêtée.....	8
5. Portée et limites de l'étude .....	9
6. Quelques difficultés méthodologiques rencontrées .....	10
7. Structure du rapport .....	10
<b>Chapitre Premier : Définition du patrimoine</b> .....	<b>11</b>
1. Rappel de la définition normative du patrimoine culturel .....	11
2. Définition sociale du patrimoine .....	12
2.1. Ce que les marocains considèrent patrimoine culturel .....	13
2.1.1. Le patrimoine culturel en tant que monuments architecturaux et historiques .....	13
2.1.2. Le patrimoine en tant que valeurs .....	13
2.1.3. Le patrimoine en tant que biens tangibles et valeurs à la fois .....	14
2.2. Ce qui détermine l'attribution du qualificatif de patrimoine .....	15
2.2.1. Le patrimoine en tant que ce qui est ancien.....	15
2.2.2. Le patrimoine en tant que legs des ancêtres .....	16
2.2.3. Le patrimoine en tant qu'expression de l'identité et des origines	16
2.2.4. Le patrimoine en tant qu'œuvres contemporaines .....	17
<b>Chapitre deuxième : Connaissance du patrimoine culturel</b> .....	<b>19</b>
1. Connaissance du patrimoine matériel (tangible).....	19
1.1. Le patrimoine architectural monumental .....	19
1.1.1. Les monuments et sites historiques nationaux .....	19
1.1.2. Le patrimoine architectural local .....	21

1.1.3. Les sites et monuments classés patrimoine mondial de l'humanité (PMH) .....	22
1.2. Connaissance du patrimoine mobilier .....	23
1.2.1. Connaissance des musées et du patrimoine mobilier muséifié .....	23
1.2.2. Le patrimoine mobilier en usage dans la vie courante .....	25
1.2.3. Connaissance du patrimoine mobilier en usage dans la vie courante ..	25
2. Le patrimoine immatériel .....	27
2.1. Les traditions et expressions orales .....	27
2.2. Les arts du spectacle .....	28
2.3. Les pratiques sociales, rituels et événements festifs .....	28
2.4. Les savoir- faire liés à l'artisanat traditionnel .....	29
2.5. Connaissance de l'état du patrimoine culturel, des acteurs et des actions de sa sauvegarde .....	30
2.5.1. L'état du patrimoine .....	30
2.5.2. Les acteurs de la sauvegarde .....	31
2.5.3. Les actions de sauvegarde .....	31
Conclusion .....	32
<b>Chapitre Troisième : Perception du patrimoine culturel .....</b>	<b>33</b>
1. Perception du patrimoine culturel matériel .....	34
1.1. Sites et monuments historiques .....	34
1.2. Le patrimoine architectural habité : .....	37
1.2.1. Les médina et les Ksour .....	38
1.2.2. Les constructions rurales .....	42
2. Perception du patrimoine immatériel .....	45
2.1. Les costumes .....	45
3. Perception de l'état du patrimoine et de l'action pour le sauvegarder .....	53
3.1. Etat du patrimoine matériel et action pour le sauvegarder .....	53
3.2. Etat du patrimoine immatériel et action pour le sauvegarder .....	57

4. Perception du rapport Patrimoine/tourisme .....	59
<b>Chapitre Quatrième : Attitudes à l'égard du patrimoine culturel .....</b>	<b>65</b>
1. Attitudes à l'égard du patrimoine matériel .....	65
1.1. Le patrimoine architectural .....	65
1.1.1. Les monuments et sites historiques nationaux .....	65
1.1.2. Les monuments et sites historiques locaux .....	66
1.1.3. Attitudes vis-à-vis de l'habitat traditionnel .....	67
1.2. Attitude à l'égard du patrimoine mobilier et des musées .....	68
1.2.1. Visite des musées .....	68
1.2.2. Le patrimoine matériel mobilier en usage dans la vie courante .....	68
1.2.2.1. Conservation des objets hérités des parents .....	68
1.2.2.2. Conservation des objets traditionnels et initiatives de muséification informelle.....	69
2. Attitudes à l'égard du patrimoine immatériel .....	69
3. Attitudes pratiques à l'égard de la sauvegarde .....	70
4. Tourisme et attitude pratique à l'égard du patrimoine .....	70
Conclusion .....	71
<b>Conclusion générale .....</b>	<b>73</b>
Bibliographie .....	75
<b>Annexes.....</b>	<b>76</b>

## Introduction

### 1. Contexte de l'étude

Cette étude s'inscrit dans le cadre du Programme conjoint de coopération « *Le patrimoine culturel et les industries créatives comme vecteurs de développement au Maroc, 2008-2010* », initié en partenariat entre le Royaume du Maroc, le Royaume d'Espagne et le Système des Nations Unies au Maroc et exécuté par l'Unesco. Appelée, aux côtés d'autres études, à fournir la base de connaissance du patrimoine nécessaire à l'élaboration de la stratégie de sa sauvegarde, elle porte sur le rapport de la population marocaine avec son patrimoine culturel envisagé sous trois aspects principaux : la connaissance, la perception et l'attitude pratique.

### 2. Objet de l'étude : processus de patrimonialisation et passage du patrimoine privé au patrimoine public

L'objet spécifique de cette étude est la connaissance par la population marocaine de son patrimoine culturel, la perception qu'elle en a et les attitudes pratiques qu'elle adopte à son égard. Or, à travers ces trois dimensions principales qui font le rapport d'une société à son patrimoine, c'est la question de la patrimonialisation qui se trouve posée dans toute sa complexité. Quel est l'état du processus de patrimonialisation à l'œuvre dans la société marocaine à ce moment de son histoire ? Quelles formes revêt-il ? Sur quoi porte-t-il (quel en est le contenu) ?

Soulignons, tout d'abord, cette spécificité qui s'impose au regard du chercheur qui traite du rapport au patrimoine culturel dans une société traditionnelle comme celle du Maroc, où l'espace public est encore en construction : le patrimoine est d'abord privé. C'est ce que nous lèguent nos ancêtres. Ce sont les biens matériels et symboliques que nous laissons, en partant, nos ancêtres et qui peuvent être ainsi transmis de génération en génération sur une durée historique plus ou moins longue mais dans un cadre strictement privé, celui de la famille plus ou moins élargie. L'extension de la notion de patrimoine au patrimoine public, celui qui se transmet de génération en génération, non plus au niveau d'une famille mais au niveau d'une nation, est tout à fait récente. Elle a commencé à émerger dans le sillage du mouvement de modernisation et de démocratisation de la société et de l'Etat.

Nos investigations sont parties du double constat issu de la première étape de notre étude (analyse documentaire et entretiens avec les personnes ressources) ; l'existence d'une dynamique de patrimonialisation et d'une conscience patrimoniale émergente au sein de la société marocaine. Cette dernière correspond au passage d'une notion de patrimoine strictement réservée à la sphère privée à une notion nouvelle recouvrant le patrimoine appartenant à la nation. Dans l'explication de cette dynamique, nous sommes

partis de l'hypothèse selon laquelle elle ne s'opèrerait pas et ne s'exprimerait pas de la même manière à l'égard des différents types de patrimoine culturel et chez les différentes catégories de la population marocaine. C'est pour cela que l'un des enjeux de l'élaboration méthodologique de cette étude était d'identifier les catégories de populations et les sites du territoire qui permettent de saisir au mieux ces différences dans le rapport au patrimoine (*cf. infra* : choix du terrain d'enquête et de la population enquêtée).

### 3. Objectifs de l'étude

L'objectif global touche l'actualisation des connaissances concernant le patrimoine culturel marocain nécessaires à l'élaboration d'une stratégie nationale pour la conservation, la gestion et la valorisation du patrimoine culturel, tandis que l'objectif immédiat de constituer une vision précise du niveau de connaissance, de la perception et des attitudes de la population marocaine vis-à-vis de ce patrimoine.

### 4. Méthodologie

La méthodologie qui a conduit nos investigations est commandée par les objectifs de l'étude qui dictaient une approche essentiellement qualitative.

#### 4.1. Approche méthodologique et outils de collecte et d'analyse des données

##### 4.1.1. Approche méthodologique

Etant donnée la nature de cette étude qui porte sur des **connaissances**, des **perceptions** et des **attitudes**, c'est l'approche qualitative qui s'est imposée comme la plus appropriée pour en cerner l'objet dans l'optique des objectifs qui lui sont assignés. Nous avons donc utilisé un arsenal adéquat de techniques d'enquête qualitatives pour collecter les données les plus à même de rendre compte des phénomènes étudiés.

##### 4.1.2. Outils de collecte et d'analyse des données

La technique principale utilisée pour collecter les données nécessaires à l'analyse de l'objet de l'enquête est l'entretien semi directif approfondi. 140 entretiens individuels semi-directifs ont ainsi été réalisés à l'aide d'une guide d'entretien élaboré et testé au moment du démarrage de l'enquête (*cf. annexes*).

Nous avons eu recours, en second lieu, à la technique du *focus group*. A la différence de l'entretien semi-directif qui permet de recueillir des faits et des opinions élaborés et exprimés individuellement, le *focus group* permet de ramener les faits et opinions individuels à un raisonnement collectif, en les mettant en débat et en les soumettant à l'échange contradictoire. C'est une version allégée du guide d'entretien individuel qui a servi comme trame au questionnement des enquêtés dans le cadre des *focus group*.

Quant à l'analyse des données ainsi collectées, elle a été faite à l'aide de l'analyse du contenu. L'analyse thématique a été privilégiée. Le matériau rassemblé a fait l'objet d'un

tri qui a permis d'en regrouper le contenu par thème et de dégager ainsi les fils de l'analyse de ce qui converge constituant les grandes tendances de l'étude de ce qui diverge et renvoyant à des situations spécifiques ou à l'effet différentiateur de variables données.

## 4.2. terrain d'enquête et population enquêtée

Comme mentionné plus haut, le choix de la population et des lieux couverts par l'investigation de terrain était au centre de la réflexion méthodologique pour planifier cette étude.

### 4.2.1. terrain d'enquête

En effet, s'agissant d'une étude pilote, la qualité du choix des sites à étudier et le niveau de pertinence de ce choix par rapport à la problématique de l'étude sont déterminants pour sa réussite. Pour garantir que ce choix soit fait sur de bonnes bases, nous avons procédé à une analyse exploratoire préliminaire, sur la base de la documentation existante et d'entretiens avec des personnes ressources. Cette analyse préliminaire nous a permis de passer en revue les différentes parties du territoire national, la consistance du patrimoine qui s'y trouve et la population qui y habite, aboutissant ainsi à une sorte de typologie des sites en fonction de deux variables, le type de patrimoine d'une part et le type de population de l'autre.

Nous avons tout d'abord distingué milieu rural et milieu urbain, en partant de l'idée que le rapport avec le patrimoine était fondamentalement différent d'un milieu à l'autre. Puis nous avons distingué, parmi les villes, celles qui présentent une richesse patrimoniale évidente. Nous les avons classées en trois catégories, grandes, moyennes et petites, selon leur taille et la densité patrimoniale qu'elles renferment.

En opérant cette classification, le terrain de notre enquête s'est trouvé pratiquement délimité. En ce qui concerne le milieu urbain, nous avons sélectionné Fès, une ville grande par sa taille et ayant un statut privilégié par rapport à tous les aspects de la question patrimoniale. Elle est classée sur la Liste du patrimoine mondial. Puis, nous avons retenu une ville de taille moins grande et renfermant un patrimoine moins prestigieux mais néanmoins reconnu : Taza. Quant au milieu rural, nous avons sélectionné dans l'arrière-pays de Fès deux sites, un berbérophone, Aït Ayache (Aïn Chgag) et un arabophone, Khrabcha (Aïn Ckef). Tout comme nous avons sélectionné dans la région de Taza-Al Hoceima- Gonaouate deux sites ruraux, l'un berbérophone (Aïn Ouarayne) et l'autre arabophone (Aïn Bouhallou).

Pour compléter le panorama des sites ayant une signification particulièrement riche pour notre problématique, il nous fallait élargir le périmètre de l'enquête à la zone oasienne au sud. Notre choix s'est porté sur la vallée du Todgha située à mi-chemin entre l'oasis de Agadez (Aït Rachidia) et l'oasis de Agadez (Ouarzazate). Au sein de cette vallée, notre enquête a porté sur Tinghir, chef lieu de la vallée, petite ville constituée autour d'un noyau historique de trois ksour, Ihartane, Aït Lhaj ali et Aït Berra. Elle a couvert aussi deux

ksour situés dans le voisinage de Tinghir, Asfalou, un beau et prestigieux ksar ancien, aujourd'hui en grande partie en ruine, et Tiziki, un ksar dévasté par les constructions nouvelles qui ont reconfiguré, voire défiguré, l'harmonie qui caractérisait l'agencement des belles œuvres architecturales humaines (les ksour avec les superbes paysages naturels oasiens (oueds, vallées, gorges, etc.).

Précisons enfin, en ce qui concerne le choix des lieux de notre enquête au sein des vastes territoires des villes sélectionnées, que nous avons veillé à toucher distinctement deux composantes socio-spatiales principales : la partie historique (les médina à Fès et à Taza et les trois ksour constituant le noyau historique de Tinghir) et la partie nouvelle issue pour l'essentiel de la période postcoloniale.

#### 4.2.2. Population enquêtée

C'est le principe de pertinence par rapport à l'objet et aux objectifs de l'étude qui était à la base de l'arbitrage des choix relatifs à la taille et à la composition de la population enquêtée dans le cadre de cette étude. Les principales variables dont le choix de la population à enquêter a tenu compte sont tout d'abord le sexe et l'âge afin de garantir une représentativité conséquente pour les femmes et pour les jeunes, puis, ensuite, le niveau d'instruction, le lieu d'habitat et le niveau socio-économique (cf. en annexe le tableau présentant le détail de la composition de la population enquêtée).

Nous avons donc enquêté auprès d'une population totale de 140 personnes composée d'urbains et de ruraux, de femmes et d'hommes, de jeunes et de moins jeunes, d'instruits et d'analphabètes, de nantis et de pauvres (cf. composition de la population enquêtée en annexe).

### 5. Méthodologie et limites de l'étude

Nous avons collecté un matériel riche, qualitativement comme quantitativement, sur la base duquel nous avons cherché à analyser le rapport de la population marocaine avec son patrimoine dans ses aspects essentiels (la connaissance, la perception et l'attitude pratique). Pour autant, il ne s'agit pas d'une étude de portée nationale, au sens où elle serait une étude réalisée sur un échantillon strictement représentatif des différentes composantes de la population et du territoire marocains. D'une part, quantitativement, le nombre de personnes interrogées ne permet pas de prétendre à une représentativité au sens statistique du terme. D'autre part, les limites de la typologie des sites et des catégories de populations représentées, par rapport à la grande diversité des sites et des composantes de la population marocaine, envisagée du point de vue de sa relation avec le patrimoine, ne permettent pas de dire que la problématique du rapport population marocaine/patrimoine culturel est saisie de manière exhaustive. La qualité et la quantité du matériau collecté nous autorisent, toutefois, à tirer des conclusions qui pourront constituer une base solide pour des études plus exhaustives.

## 6. Quelques difficultés méthodologiques rencontrées

Les questions à traiter dans le cadre de cette enquête se situent sur un continuum dont les composantes se chevauchent. En effet, il est difficile de dissocier dans l'esprit, et, partant, dans le discours, d'une personne interviewée, définition, connaissance, perception et pratique du patrimoine culturel, ces composantes du lien avec le patrimoine se confondant le plus souvent et pouvant facilement être prises l'une pour l'autre. En effet, comment dissocier la définition du patrimoine de sa perception, ou la connaissance d'un monument de sa visite ? Même si nous avons veillé, lors de l'élaboration du guide d'entretien, à susciter des réponses qui nous permettent de saisir chacune de ces composantes du continuum du rapport avec le patrimoine culturel de manière indépendante, cela n'a été atteint que partiellement. La nature même de l'entretien (même semi-dirigé) qui requiert une immersion dans le monde singulier, complexe et intime de l'interviewé a souvent fait que définition, connaissance, perception et pratique se sont exprimées en se chevauchant le long des entretiens. Interrogés sur leurs perceptions, leur connaissance du patrimoine ou leurs attitudes à son égard, les enquêtés livrent souvent les trois pêle-mêle. Ce qui nous a permis de toucher les représentations dans leur richesse et leur complexité, mais qui, d'un autre côté, n'a pas manqué de poser des problèmes méthodologiques, en particulier lors de l'analyse des données.

## 7. Structure du rapport

Le rapport de présentation des résultats de l'étude se compose de quatre parties. La première traite de la définition du patrimoine, des points de vue normatif et social, plantant ainsi le cadre de l'analyse de la dynamique de patrimonialisation. Celle-ci repose en grande partie sur cette opération qui consiste à distinguer ce qui est patrimoine de ce qui relève de l'ordinaire, opération dans laquelle la définition joue un rôle essentiel. La deuxième partie décrit et analyse la connaissance qu'ont les marocains des différentes composantes de leur patrimoine. La troisième partie traite la question de la perception du patrimoine culturel, qui constitue un maillon central dans le rapport d'une société à son patrimoine. La quatrième partie est consacrée à l'analyse des attitudes à l'égard du patrimoine culturel. Elle reconstitue et analyse les comportements des différentes composantes de la population marocaine vis-à-vis de son patrimoine culturel.

## Chapitre 1

### Définition du patrimoine culturel

La question de la définition du patrimoine est au cœur de tout processus de patrimonialisation. En effet, le premier acte de patrimonialisation n'est-il pas bel et bien celui d'identifier un lieu, une construction, un objet ou une pratique comme patrimoine ?

L'objet de ce chapitre est précisément de saisir cet acte définitionnel par lequel une société, à un moment donné de son histoire, sort certaines choses du monde de l'ordinaire, les pose comme différentes en les investissant du statut de patrimoine.

Nous commencerons par rappeler la définition normative du patrimoine culturel telle qu'elle s'est construite à travers les différentes conventions initiées par l'UNESCO. Cela nous permettra de mesurer le chemin qui sépare la définition sociale, la définition en acte du patrimoine culturel de sa définition normée.

#### 1. Rappel de la définition normative du patrimoine culturel

La définition normative du patrimoine culturel s'est construite progressivement dans un processus de réflexion internationale au long du XX<sup>e</sup> siècle. Les principaux jalons de cette réflexion sont la Charte d'Athènes (1931), la Charte de Venise (1964), la Convention de Paris (1972) et la Convention relative à la protection du patrimoine immatériel de 2003. Chacun de ces grands textes traduit l'état d'évolution à son époque de la réflexion qui fonde le mouvement de patrimonialisation engagé à l'échelle mondiale depuis le début du siècle dernier. En effet, ce mouvement est sous-tendu par une tendance à l'ouverture, qui, à chaque étape, conduit à englober de nouvelles dimensions dans la notion de patrimoine : l'immatériel, le vernaculaire et le moins prestigieux, etc. Partant au départ sur les monuments historiques et les œuvres architecturales majeures (Charte de Venise), le concept de patrimoine est ainsi allé en s'ouvrant pour embrasser les autres formes d'héritage matériel puis, par la suite, immatériel.

##### 1.1. Le patrimoine matériel

C'est la première forme de patrimoine à être reconnue et à susciter les efforts les plus aboutis pour la sauvegarde. Il se compose de deux parties principales : le patrimoine immobilier et le patrimoine mobilier.

Voici, d'abord, les termes dans lesquels la Charte de Venise adoptée en 1964 définit la notion de « monument historique », principale désignation du patrimoine matériel à cette époque :

*« La notion de monument historique comprend la création architecturale isolée aussi bien que le site urbain ou rural qui porte témoignage d'une civilisation particulière, d'une*

*évolution significative ou d'un événement historique. Elle s'étend non seulement aux grandes créations, mais aussi aux oeuvres modestes qui ont acquis avec le temps une signification culturelle.* » (Charte de Venise, partie définitions, art. 1)

Et voici, ensuite, comment, à peu près une décennie plus tard, la Convention pour la protection du patrimoine mondial culturel et naturel, adoptée à Paris en 1972, définit, dans son article 1, le patrimoine culturel :

« Aux fins de la présente Convention sont considérés comme "patrimoine culturel" :

- *les monuments : oeuvres architecturales, de sculpture ou de peinture monumentales, éléments ou structures de caractère archéologique, inscriptions, grottes et groupes d'éléments, qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science ;*
- *les ensembles : groupes de constructions isolées ou réunies, qui, en raison de leur architecture, de leur unité, ou de leur intégration dans le paysage, ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science ;*
- *les sites : oeuvres de l'homme ou oeuvres conjuguées de l'homme et de la nature, ainsi que les zones (y compris les sites archéologiques) qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue historique, esthétique, ethnologique ou anthropologique.* »

rois décennies plus tard, en 2003, un autre texte d'une importance historique singulière élargira la notion de patrimoine culturel aux oeuvres immatérielles de l'humanité, plaçant à côté des oeuvres architecturales et des collections des musées les traditions populaires, les musiques, chants et danses, les rites et autres formes d'expression artistiques.

## 1.2. Le patrimoine immatériel

Les créations immatérielles sont la dernière dimension du patrimoine à être reconnue. La convention de l'UNESCO de 2003 définit le patrimoine culturel immatériel *comme étant les pratiques, représentations, expressions, ainsi que les connaissances et savoir-faire que des communautés, des groupes et, le cas échéant, des individus, reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel* ».

Les domaines dans lesquels se manifeste le patrimoine culturel immatériel sont les suivants :

- les traditions et expressions orales, y compris la langue comme vecteur du patrimoine culturel immatériel ;
- les arts du spectacle (comme la musique, la danse et le théâtre traditionnels) ;
- les pratiques sociales, rituels et événements festifs ;
- les connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers ;
- les savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel.

## 2. La définition sociale du patrimoine

Examinons maintenant ce que nous disent les résultats de notre enquête sur la définition que donnent les marocains de la notion de patrimoine.

ais revenons d'abord sur un problème linguistique aux fortes conséquences sur la définition du patrimoine l'inexistence dans le parler marocain d'un mot pour désigner ce que le mot français « *patrimoine* », le mot anglais « *heritage* » ou le mot arabe classique « *turath* » servent à nommer. L'usage du mot « *warth* » qui aurait pu évoluer vers une signification similaire à celle du mot patrimoine est resté exclusivement réservé à la désignation de l'héritage privé, le leg qui se transmet au sein d'une famille de génération en génération. Cette nouvelle composante de l'héritage transmise au sein de la société de génération en génération en tant que propriété, non pas d'une personne ou d'un groupe, mais de toute la société reste en dehors de l'espace sémantique de la notion de « *warth* » (patrimoine au sens étymologique).

our désigner cette nouvelle composante de l'héritage, on doit opérer un basculement de l'arabe dialectal vers l'arabe classique en utilisant le mot « *turath* ». Mais il est intéressant de noter que, même si aucun mot n'existe encore en parler marocain pour désigner le patrimoine, dès que l'on explique le sens du mot « *turath* » (c'est ce mot que nous avons utilisé dans les entretiens dont les questions étaient élaborées en arabe dialectal), la grande majorité des interviewés n'éprouve pas de difficulté à en saisir le sens.

### 2.1. Ce que les marocains considèrent comme patrimoine culturel

ne fois l'obstacle linguistique dépassé, lorsque l'on examine ce que le vocable de patrimoine recouvre dans l'esprit de la population enquêtée, le résultat peut être situé sur trois registres, un premier registre matériel, un second immatériel et un troisième qui chevauche le matériel et l'immatériel. Certaines définitions expriment le fait que le patrimoine est constitué de biens tangibles hérités du passé. Selon d'autres, selon lesquelles il désigne plutôt des valeurs. Enfin, en troisième lieu, des définitions plus complexes qui embrassent plusieurs champs à la fois, se référant à des choses, à des valeurs, et utilisant plusieurs critères définitionnels. Ce qui permet de dire d'emblée que la définition sociale recoupe globalement la définition normative dont les contours ont été esquissés ci-dessus.

#### 2.1.1. Le patrimoine culturel en tant que monuments architecturaux et historiques

our les marocains, le patrimoine culturel désigne d'abord le patrimoine matériel, en particulier le patrimoine architectural monumental.

« *Le patrimoine c'est ces monuments qui ont défié le temps et sont restés comme des signes de la grandeur de nos ancêtres.* » (homme, 54 ans, médina de Fès, collègue).

#### 2.1.2. Le patrimoine en tant que valeurs

Lorsque la définition du patrimoine se réfère à des valeurs, ce sont souvent les valeurs de solidarité, d'entraide, d'altruisme, celles qui caractérisent le mode de vie prévalant dans le passé. Cette définition est le plus souvent accompagnée d'une forte expression

de nostalgie pour ce mode de vie, perçu comme caractérisé par un rapport serein et paisible à soi, aux autres et au monde : « *jadis, on était solidaires, on pensait aux autres, on les prenait en considération comme s'ils faisaient partie de nous-mêmes. Puis, tout ce qu'on faisait l'était doucement, avec lenteur, bettaouil, farrakhfa.* »

« *Le patrimoine c'est l'authenticité, la manière d'être avec les autres, avec son environnement. C'est comment habiter, comment s'habiller, comment manger, c'est tout cela à la fois !* » (homme urbain de Tinghir, 34 ans, secondaire)

« *Le patrimoine c'est la nature des gens, leur manière de se comporter avec les autres, les relations entre les gens. Avant, les liens entre les gens étaient solides et leurs relations chaleureuses. La parole était respectée, les traditions aussi.* » (homme de Tinghir, 59 ans, analphabète).

« *Le patrimoine c'est le voisinage, c'est la simplicité, ce sont les gens biens, c'est habiter avec les autres, c'est la porte de la maison toujours ouverte.* » (homme de la médina de Taza, 37 ans, analphabète).

### 2.1.3. Le patrimoine en tant que biens tangibles et valeurs à la fois

« *Le patrimoine regroupe plusieurs choses, les habitudes culinaires, les créations humaines diverses, l'artisanat, les systèmes d'irrigation en milieu rural, les manières de préparer à manger, etc.* » (femme de Fès, ville nouvelle, 40 ans, supérieur).

« *Les choses de jadis. Une maison de la médina c'est du patrimoine, le ltham, et la djellaba, c'est du patrimoine, les bonnes manières et la morale de jadis (lhachma ou louakar) c'est du patrimoine.* » (femme de Fès ville nouvelle, 65 ans, primaire)

« *C'est l'ensemble de l'héritage culturel, folklore, danses, habits traditionnels, institutions, architecture, comme les murailles, les médersa, les mosquées, les livres, etc .* » (femme, 28 ans, de Fès, ville nouvelle, supérieur).

« *Le patrimoine, c'est l'histoire, les coutumes, les traditions, tout ce qui concerne l'histoire d'un peuple, les choses que nous ont léguées les anciens : les meubles, les livres, ou la langue, oui, la langue, tout l'héritage culturel peut être considéré comme patrimoine.* ».

« *le patrimoine est dans tout, dans l'habillement, dans l'artisanat, dans les ustensiles, dans la construction, mais il est aussi dans le comportement, dans la manière de se conduire envers les autres. Il y a une grande différence entre le temps de nos ancêtres et le temps actuel, jadis il y avait lahya ou lhachma, aujourd'hui c'est différent.* » (femme rurale, Fès, 26 ans, secondaire).

### e qui détermine l'attribution du qualificatif de patrimoine

Qu'est-ce qui confère le caractère de patrimoine à ce qui est identifié comme tel ? Le temps (ce qui est ancien, ce qui est vieux) La menace de disparition (ce qui n'existe plus ou est en voie de disparition) Le fait d'être hérité des ancêtres (le leg, l'héritage des ancêtres) ?

ancien, légué par les ancêtres, beau, cristallisant le génie créateur des anciens tels sont, en effet, les repères principaux sur lesquels on s'appuie pour définir le patrimoine culturel et le distinguer de ce qui ne l'est pas.

Examinons le statut de chacun de ces critères dans la définition donnée par les enquêtés du patrimoine.

#### 2.2.1. Le patrimoine en tant que ce qui est ancien

La tendance la mieux partagée, quant à la définition du patrimoine, est celle de l'associer à l'ancienneté.

En effet, plusieurs interviewés considèrent que l'ancienneté confère en elle-même la qualité de patrimoine. C'est patrimoine ce qui est ancien. L'ancienneté ici peut revêtir un sens absolu. Dans ce cas, elle suffit à définir ce qui est patrimoine.

« *Le patrimoine c'est quelque chose d'ancien, c'est l'histoire, ce sont les anciennes choses.* » (femme de Tinghir, 30 ans, collègue)

« *Le patrimoine c'est toute chose ancienne, vieille.* » (femme de Tinghir, 40 ans, analphabète).

« *Tout ce qui est ancien, ce que nous étions jadis (zman), labourer avec la charrue en bois par exemple.* » (homme des Aït Ayyache, milieu rural de Fès, 65 ans, primaire).

Mais si l'ancienneté est l'axe définitionnel principal autour duquel gravite l'attribution du caractère patrimonial, elle est rarement considérée en elle-même. L'ancienneté en soi ne confère pas le caractère de patrimoine. Pour le générer, elle est le plus souvent associée à d'autres facteurs.

Elle est parfois associée à la perte de fonction dans la vie courante. Sont ainsi considérées patrimoine les « choses » qui, parce qu'anciennes, ne sont plus utilisées et n'ont plus de fonction dans notre vie quotidienne autre que d'être contemplée dans un musée : « *le patrimoine c'est ce qui est ancien. C'est ce qu'utilisaient nos ancêtres et que nous appelons aujourd'hui patrimoine. Cela peut être quelque chose de très simple comme la lampe à pétrole qu'utilisaient nos parents pour produire la lumière et qui est devenue maintenant patrimoine que l'on peut retrouver et posé dans un musée.* » (femme, urbaine, 54 ans, primaire, Fès).

Elle est associée au changement de fonction - d'une fonction utilitaire à une fonction esthétique décorative : « *le patrimoine ? Tu veux dire ce qui est ancien : comme le plafond construit avec du bois. Le patrimoine ce sont les choses anciennes qui*

*aujourd'hui sont utilisées pour le décor ou visitées par les touristes comme le bekraj en porcelaine. » (femme rurale, 19 ans, Taza)*

Le facteur qui donne sens à l'ancienneté patrimonialisante » peut être non pas l'usage que l'on fait aujourd'hui du patrimoine matériel ou immatériel, ce à quoi il sert ou ne sert pas, mais ce qu'il exprime, ce qu'il symbolise. Cela peut être le génie créateur des ancêtres : *« le patrimoine c'est tout ce qui est ancien, précieux, fait par nos ancêtres avec génie (itkane) : constructions, mosaïques, arts, artisanats » (femme, de la médina de Fès, 40 ans, collègue).*

### 2.2.2. Le patrimoine en tant que leg des ancêtres

Le critère définitionnel adopté peut ne pas être l'ancienneté en ce qu'elle est temps, histoire en soi, mais le lien avec les générations antérieures, le fait qu'il soit légué par les ancêtres, qu'il soit le symbole de la continuité historique de la communauté.

*« Le patrimoine, c'est l'héritage culturel et civilisationnel, artistique et architectural que nous ont légué nos ancêtres. » (homme de la ville de Taza, 47 ans, secondaire).*

*« Le patrimoine c'est tout ce que les ancêtres nous ont légué, oral ou écrit, matériel ou immatériel. » (homme de la médina de Taza, 60 ans).*

*« Ce que nous ont légué nos ancêtres, arts, traditions, etc. » (femme rurale de Fès, 34 ans, supérieur).*

*« Le patrimoine, c'est comme quelque chose d'ancien, quelque chose qui a existé dans les temps anciens et qui fait partie de l'histoire que les générations actuelles voient, visitent et qui est transmis de génération en génération. Le patrimoine c'est comme une montagne gravée, comme nos anciennes chansons, comme notre langue. » (homme de la ville de Taza, 64 ans, analphabète).*

### 2.2.3 Le patrimoine en tant qu'expression de l'identité et des origines

Le caractère identitaire du patrimoine prend un sens encore plus fort lorsqu'il est le symbole, l'expression d'une origine, d'un âce!

La définition du patrimoine culturel comme expression de l'authenticité ou de l'identité peut se faire de manière abstraite, comme elle peut se faire en donnant un contenu précis à cette identité et à cette authenticité, en déclinant ses caractéristiques :

*« Le patrimoine, c'est l'authenticité, c'est la précision et la patience dans la création des choses. » (femme urbaine, Fès, 27 ans, niveau secondaire)*

*« Le patrimoine, c'est notre origine, notre essence. sans patrimoine nous ne pouvons connaître nos origines, sans patrimoine nous n'avons pas d'origines ! » (homme, Taza, 21 ans, supérieur)*

*« Le patrimoine, c'est les traditions, c'est tout ce qui a vieilli. C'est nos origines, c'est tout nous. Sans patrimoine un pays ne dispose de rien. »*

« *Le patrimoine, c'est ce qui distingue chaque peuple d'un autre : les traditions, les costumes, la cuisine, la manière de faire la fête etc .»* (femme de Fès, 22 ans, secondaire)

« *Le patrimoine, c'est l'origine, l'cel, les traditions.* » (homme, rural de Fès, 34 ans)

« *Le patrimoine, c'est le niveau le plus élevé de la créativité.* » (femme rurale de Tinghir, 18 ans, secondaire).

« *C'est tout ce qui vient du passé et qui prime les caractéristiques d'un pays donné, ses traditions, son identité. Cette expression peut être de l'architecture, de l'art etc.* » (femme de Fès, ville nouvelle, 56 ans, supérieur).

#### 2.2.4. Le patrimoine en tant qu'oeuvres contemporaines

C'est ensuite son caractère beau, exceptionnel, cristallisant le génie créateur. Ce dernier aspect l'emporte d'ailleurs chez certains interviewés. C'est le cas notamment lorsqu'ils classent comme patrimoine le mausolée Mohamed V ou la mosquée Hassan II qui datent toutes les deux de la deuxième moitié du siècle dernier.

On peut rencontrer aussi, même si c'est rare, des définitions que nous pouvons qualifier de techniques (ou savantes) car se confondant avec la définition normative à laquelle elles se réfèrent, explicitement ou implicitement.



## Chapitre 2

### Connaissance du patrimoine culturel

Il s'agit, dans ce chapitre, de décrire et d'analyser la connaissance qu'ont les différentes catégories de la population enquêtée des différentes composantes du patrimoine, à savoir le patrimoine matériel, aussi bien immobilier que mobilier, et le patrimoine immatériel avec ses quatre variantes principales définies par la Convention de l'UNESCO de 2003.

#### 1. Connaissance du patrimoine matériel (tangibles)

Nous allons examiner, dans un premier temps, le niveau de connaissance du patrimoine immobilier, c'est-à-dire du patrimoine architectural monumental, puis du patrimoine architectural « ordinaire ». Ensuite, dans un deuxième temps, nous analyserons le niveau de connaissance du patrimoine culturel mobilier, qu'il soit muséifié ou encore en usage dans la vie courante.

##### 1.1. Le patrimoine architectural monumental

Le Maroc dispose d'un patrimoine architectural constitué d'un ensemble de monuments qui témoignent du génie constructeur des différentes civilisations qui se sont établies sur son territoire. Quel niveau de connaissance les marocains ont-ils aujourd'hui de ce patrimoine ?

###### 1.1.1. Les monuments et sites historiques nationaux

On constate d'abord en évidence une tendance qui se dégage nettement du discours des différentes composantes de la population enquêtée et dans l'ensemble des sites couverts par notre enquête : les monuments prestigieux les plus médiatisés, à savoir, la Tour Hassan et le mausolée Mohamed V à Rabat, la Koutoubia et Jamâ Lafna, à Marrakech, Volubilis, entre Fès et Meknès, la Karaouyne, Moulay Driss, Bab Boujloud ( Bab bou Ljonoud et les bordjs à Fès, les remparts de Fès, de Meknès, d'Essaouira, d'Al Adida et de Taroudant, mais aussi la mosquée Hassan II à Casablanca, sont connus de la majorité des interviewés. On peut reconnaître là l'effet des moyens modernes de communication et de transmission de connaissances, essentiellement la télévision, mais aussi l'école.

On constate ensuite qu'au-delà de cette tendance qui transcende les différences entre les sites et entre les catégories sociales, cette connaissance n'est pas la même pour toutes les catégories de la population enquêtée. Elle diffère aussi bien quantitativement que

qualitativement d'une catégorie à l'autre. Ce sont les jeunes urbains instruits qui manifestent le niveau de connaissance du patrimoine culturel architectural monumental le plus étendu et qualitativement le plus élaboré. Ils sont capables de le nommer, de le localiser géographiquement et disposent parfois d'informations plus ou moins amples sur son histoire qui l'a fait construire, à quelle époque, dans quelles conditions, etc.

Par contre, ce sont les femmes analphabètes rurales qui montrent la connaissance la moins développée des monuments historiques nationaux. N'ayant pas ou peu d'occasions de voyager, elles ne les connaissent que partiellement. Quant à l'origine de la connaissance du patrimoine, elle provient de quatre sources principales : visite directe, médias, école ou de ce qu'en racontent les amis et les proches qui ont visité ces monuments.

Si l'on regarde comment cette connaissance se décline par site, force est de constater que les habitants des médina de Fès et de Taza, ainsi que ceux des ksour de Tinghir citent les monuments de leurs médina et de leurs ksour comme des monuments nationaux. Ainsi les habitants de la région oasienne de Todgha considèrent-ils que les ksour et kasbah constituent un patrimoine national. « *Le ksar, même s'il est comme tu le vois en ruines est un monument. Il est témoin d'une histoire très riche qu'ont fait les habitants d'Issfalou. Ce ksar était un lieu de rayonnement dans toute la région et au-delà.* » (homme d'Issfalou, Tinghir, 50 ans, primaire).

Les tazi, eux, citent la grande mosquée, le grand lustre qui l'orne, les marches ou Bab el Rih comme des monuments nationaux. Cette attitude est encore plus marquée chez les fassi qui, en plus de considérer la médina entière comme patrimoine à l'instar de l'UNESCO qui l'a classée patrimoine mondial de l'humanité, les regardent comme des monuments nationaux avant d'évoquer ceux des autres villes.

« *La médina entière est un monument ! Elle regorge de monuments dont une bonne partie n'est pas visible de l'extérieur.* ». (homme de la médina de Fès, 43 ans, collègue)

Les habitants du milieu rural de Fès comme ceux du milieu rural de Taza, s'ils citent plus de monuments de Fès et de Taza parmi les monuments nationaux, évoquent les monuments des autres villes, en particulier ceux de Rabat et Marrakech, plus que ne le font les habitants des médina.

Dans l'ensemble, et en nous basant sur ce que nous venons de développer, on peut confirmer que les enquêtés connaissent dans leur grande majorité les monuments historiques prestigieux. Cependant, la connaissance de ces monuments présente certaines disparités entre régions et entre catégories de population enquêtées.

En effet, une analyse quantitative sommaire du matériau collecté nous a permis de repérer les tendances suivantes :

- à Tinghir, ce sont les monuments de Rabat (La tour Hassan en premier, puis le mausolée Mohamed V) qui sont le plus cités (23 fois). Les monuments de Marrakech (La Koutoubia en premier, suivie de Jamaâ Lafna, du palais Badiâ puis de la Ménara) viennent en deuxième lieu (11 fois). Les monuments de Fès (La mosquée et l'université

Karaouiyine, le mausolée et la mosquée Moulay Driss, la porte de Boujloud) sont cités en troisième lieu (15 fois) ;

- à Taza, ce sont les monuments de Fès qui viennent en premier, dans le même ordre que celui figurant dans le paragraphe précédent (21 fois), Rabat avec Marrakech viennent au deuxième rang (13 fois) ;

- à Fès, ce sont les monuments propres à cette ville qui sont évoqués, loin devant ceux de Rabat et, en dernier, lieu ceux de Marrakech avec respectivement (14 et 13 fois).

### 1.1.2. Le patrimoine architectural local

Le patrimoine immobilier oasien est globalement connu des gens de l'oasis de Todgha.

Ainsi, l'examen des discours des interviewés, à commencer par les plus jeunes, donne des indications significatives et riches dans ce sens. Aussi certains jeunes (des filles surtout, résidant en milieu urbain et dont les niveaux d'instruction diffèrent, soutiennent que les seuls monuments locaux à Tinghir sont Afanour près du Jnane à Ahartane, la casbah de Glaoui, les mausolées de Sidi Smail et de Sidi Mansour, la ville ancienne « Irhram ojdid ». Cette dernière ville construite en terre, garde son appellation du début, bien qu'elle soit aujourd'hui très ancienne et peu habitée. Le patrimoine architectural local de Tinghir ne se limite pas aux constructions anciennes, les paysages naturels de Todgha sont également cités comme les célèbres gorges situées entre « *deux belles montagnes avec un oued au milieu* » qui constituent un site naturel, un patrimoine naturel très beau fréquenté par les touristes. Certaines personnes interrogées (de niveau scolaire bas) considèrent qu'il n'y a pas de monuments historiques célèbres à Tinghir, mais il y a seulement quelques maisons traditionnelles. Les données collectées à propos de la connaissance des monuments architecturaux locaux montrent que cette connaissance est pratiquement corrélée au niveau d'instruction. Plus ce niveau est élevé, plus riche est la connaissance de ces monuments.

A Taza, à la lecture de la liste des monuments historiques locaux cités par les personnes consultées, on se rend compte que la population de ce site, toutes catégories confondues, berbérophones comme arabophones, femmes aussi bien qu'hommes, jeunes, et moins jeunes, instruits comme analphabètes, connaît près d'une dizaine de types de monuments historiques locaux. Il s'agit des remparts, portes, châteaux, mosquées, medersa, bordj, mausolées, marches, grande mosquée, lustre, Bab Rih, les marches qui conduisent à la médina, etc. Cependant, il semble que la notion du vocable « local » n'a pas la même signification qu'à Tinghir. En effet, les Tazi ne citent que les monuments qui se situent strictement à Taza. Rien de ce qui n'est pas Tazi n'est évoqué.

Les habitants des sites ruraux de Taza, arabophones aussi bien que berbérophones, ne citent pratiquement pas de monuments locaux. Il semble que l'habitat rural ne suscite pas chez ses occupants de perception patrimoniale.

A Fès, que ce soit en médina ou dans les autres parties de la ville, le large répertoire de monuments de la médina de Fès est cité abondamment.

Fortement influencés par la proximité de la ville de Fès, les interviewés de Aïn Chgag et de Aïn Chkef, quant à eux, citent en premier les monuments de celle-ci comme des monuments locaux.

En analysant la liste des monuments locaux évoqués selon chaque site, on remarque qu'à Tinghir, les monuments les plus cités sont surtout les asbah et les mausolées. Tandis qu'à Taza, l'accent est plutôt mis sur les mausolées, les portes et le château de Taza. A Fès, les monuments qui reviennent le plus dans les entretiens sont essentiellement Moulay Driss et la Karaouyne, puis ensuite, d'autres monuments de la ville cités avec une fréquence beaucoup moins importante.

### 1.1.3. Les sites et monuments classés patrimoine mondial de l'humanité ( )

Seuls quatre personnes, parmi les enquêtés de Tinghir et des ksour avoisinants, ont affirmé connaître des monuments classés patrimoine de l'humanité. Il s'agit de deux hommes et de deux femmes, tous de niveau scolaire élevé. Parmi les sites mentionnés figurent la médina de Fès, la Koutoubia de Marrakech, non classée en tant que telle, mais qui appartient à la médina, classée, elle, en totalité sur la Liste des sites du PMH. Tandis que Ben Haddou, Jamâa Lafna de Marrakech sont aussi parmi les sites mentionnés.

Les personnes consultées à Taza montrent une meilleure connaissance des sites et des monuments classés patrimoine mondial de l'humanité par rapport aux interviewés de Tinghir. En effet, sept personnes (deux femmes et cinq hommes) ont affirmé connaître des monuments classés sur la Liste du patrimoine mondial de l'humanité. Parmi les sites et monuments cités on trouve : Jamâa Lafna, la tour Hassan et la médina de Fès. Les interviewés qui ont fait preuve d'une connaissance plus ou moins juste des sites et monuments classés sont de différents âges et d'un niveau d'instruction relativement élevé.

À Fès, les personnes consultées ont cité en plus des monuments de Fès d'autres monuments du Maroc. 21 parmi les personnes interviewées au niveau du site de Fès ont déclaré connaître au moins un site classé. Il s'agit de six hommes et 15 femmes. Trois des hommes en question résident en milieu urbain et trois en milieu rural. Les femmes et les hommes concernés sont de différents niveaux d'instruction universitaires, secondaire ou coranique. Il s'agit de personnes d'un niveau d'instruction relativement haut.

Cette connaissance des sites et monuments classés est souvent assortie d'idées quant à l'objectif de ce classement

- « *sauvegarder la civilisation et les traditions anciennes et faire connaître aux prochaines générations la civilisation de leurs ascendants, pas seulement en théorie, et ceci est nécessaire pour lier le passé à l'avenir.* » (homme, 47 ans, secondaire, Tinghir, centre) ;
- « *être connu mondialement et avoir une importance* » ;
- « *développer le tourisme.* » ;

- *permettre la sauvegarde des monuments historiques.* » ;
- *permettre la sauvegarde de l'histoire du pays.* » (homme, 25 ans, supérieur, rural de Tinghir) ;
- *« mettre le monde au courant de la civilisation marocaine.* » ;
- *« faire de l'apprentissage aux nouvelles générations.* » ; et *« ça devient une source de fierté des marocains et un site de tourisme pour marocains et étrangers.* » : (homme, 34 ans, collègue, Ain Chkef, rural de Fès).

Ainsi pouvons-nous conclure, en ce qui concerne la connaissance des sites classés PMH, que globalement, elle reste limitée. Si on connaît plutôt bien les sites et monuments historiques prestigieux, on connaît moins l'action de l'UNESCO concernant et on est peu au fait de la dynamique mondiale de patrimonialisation. D'un autre côté, quand elle est présente, la connaissance des monuments et sites classés diffère selon plusieurs variables. La variable qui semble la plus déterminante est celle du niveau d'instruction (les plus instruits connaissent plus les monuments et sites classés) suivie du sexe (les hommes connaissent plus que les femmes), puis du milieu de résidence (les urbains connaissent plus que les ruraux).

## 1.2. Connaissance du patrimoine mobilier

Les musées abritent une grande partie du patrimoine mobilier du Maroc. Mais le patrimoine mobilier se trouve également éparpillé chez des particuliers. On traitera d'abord de la connaissance des musées et du patrimoine en musées, puis on évoquera les particuliers qui détiennent un patrimoine mobilier qu'il soit utilitaire, décoratif ou simple souvenir.

### 1.2.1. Connaissance des musées et du patrimoine mobilier muséifié

L'examen des réponses concernant la connaissance des musées de la part des personnes consultées présente plusieurs disparités selon les sites de l'étude et les caractéristiques des personnes consultées (âge, sexe, niveau d'instruction et milieu de résidence).

Au niveau du site de Tinghir, seuls sept enquêtés ont déclaré connaître des musées. Parmi eux, un seul a vu de ses propres yeux le contenu d'un musée en le visitant. Les autres les connaissent par ouï-dire ou par les médias, mais n'ont jamais eu l'occasion de les visiter.

Ceux qui ne connaissent pas de musées sont au nombre de 12, dont la grande majorité (neuf) sont des femmes analphabètes ou de niveau d'instruction faible.

A Fès, les personnes consultées se répartissent entre 20 qui connaissent des musées et 13 qui ne les connaissent pas. Parmi les 20 qui connaissent des musées, sept ne les ont jamais visités. 13 personnes au total ont visité des musées.

Au niveau du site de Taza, les personnes connaissant des musées sont au nombre de 16. Neuf parmi eux ont déclaré connaître surtout le musée de Taza. Les sept restants ont dit connaître des musées en dehors de Taza. Les consultés à Taza qui ont déclaré

ne pas connaître de musées sont dans leur majorité parmi les plus âgés et le moins instruits.

Rares sont les personnes interviewées qui connaissent des musées, et souvent un ou deux seulement. Par contre, interrogées sur ce qui leur paraît mériter d'être exposé dans un musée, c'est-à-dire sur les objets qu'elles considèrent comme un patrimoine méritant d'être sauvegardé et exposé au regard des visiteurs, elles citent un nombre important d'objets.

Voici à titre d'exemple ce que les interviewés de l'oasis de Todgha proposent à la muséification :

- une ancienne porte traditionnelle d'une maison en ruine située au sein du ksar dit Lhaj Ali ;
- *Ikhanjar* et la ceinture qu'on met sur les épaules, *tozalte*, *tiswite* (là où l'on met le couscous) ;
- *lahlalb* anciens réservés aux hommes ;
- une marque de chaussures appelée *Michelin*, sous forme de sandales pour les nomades et qui est fabriquée à partir de pneus de voiture. Elle est utilisée par les bergers et pour l'escalade des montagnes
- les soufflets de Tinghir (*nite*) ;
- *laktib*, un type de bijoux pour femmes fabriqué en *loubane* et en argent, et qui présente de petites boules ;
- les *djellaba* pour homme spécifiques de la région ;
- les habits traditionnels comme *r'di*, les objets en bois comme *lgassâa*. Il y a *lgadra*, la clé ancienne, la charrue en bois, les outils en argent pour la décoration des mariées, les grands *sandok* et *yakjda*, les outils avec lesquels on fait les plafonds. Il y a *lahssir* fait en doum, le *manssaj*, le *hanbal*, *fgagane* (outils pour la fabrication des tapis), *lqarchal*, *tasga* utilisé dans les *manssaj* comme un penne. Il y a *azdouz* qui est fait en pierre sous forme de pyramide. Il sert à écraser les noyaux des dattes pour la préparation d'aliments de bétail. Il y a *azbard* (*rha*) pour écraser l'orge et le blé.

La liste des objets à mettre dans les musées, selon la population interviewée à Fès n'est pas moins riche et regroupe des objets se situant à peu près sur les mêmes registres que ceux indiqués par les habitants de Tinghir.

En conclusion de ce paragraphe, nous pouvons dire que la population marocaine connaît peu de musées et de patrimoine dans les musées, quels que soient le niveau d'instruction, l'âge et le sexe et évidemment le milieu de résidence. Par contre, elle a une riche connaissance du patrimoine à muséifier, dont une bonne partie est déjà dans des musées qu'elle n'a pas eu l'occasion de visiter. En effet, la majorité des objets cités par

les interviewés de la vallée du Todgha est déjà présentée dans les deux musés situés à Tinjdad, à quelques dizaines de kilomètres à l'est de Tinghir.

### 1.2.3. Connaissance du patrimoine mobilier en usage dans la vie courante

Examinons maintenant la connaissance que les marocains ont de leur patrimoine mobilier non pas muséifié mais détenu par des particuliers, soit parce qu'il est encore fonctionnel dans la vie courante, soit parce qu'il est gardé en héritage des ancêtres.

#### 1.2.3.1. Les objets patrimoniaux hérités des parents

A Taza, les déclarations concernant les objets patrimoniaux hérités des parents constituent une véritable rupture avec ce qui est relevé pour le patrimoine mobilier à travers la définition générale du patrimoine.

Les personnes consultées à Taza ont hérité d'une panoplie d'objets qu'elles considèrent comme patrimoine et dont elles gardent encore une bonne partie, même si cela n'a pas la même ampleur que ce qui est relevé à Tinghir et à Fès.

Cependant, à elles seules, les citations ci-après constituent autant de témoignages de la place importante du patrimoine mobilier pour la population de la région de Taza :

- « *ils m'ont laissé beaucoup de choses que je n'ai pas pu garder : le cuivre, le cuir, les plateaux, le selham, les khanjar, les touajane et d'autres outils de la cuisine.* » (femme, 65 ans, analphabète, médina de Taza) ;
- « *louh de mon grand père en bois), utilisé pour l'apprentissage du Coran. Ceci en plus d'un b ton (maâkaf) qu'il utilisait la fin de sa vie* ». (homme, 43 ans, primaire, rural de Taza) ;
- « *le tapis ouraïni, quelques bijoux, des pièces anciennes, qui viennent des grands parents.* » (femme, 36 ans, collègue, rural de Taza).

A Tinghir, les objets patrimoniaux hérités sont présentés de manière plus dynamique, avec semble-t-il plus d'orgueil, les personnes consultées accordant plus de valeur aux objets hérités. C'est peut-être une meilleure prise de conscience de la valeur desdits objets, qui sont convoités particulièrement par les touristes. Ce phénomène ne touche pas encore la région de Taza avec la même intensité.

- « *on m'a laissé tozante, un khanjar métallique dont l'intérieur est en argent. On m'a laissé des livres car mon grand-père était fkih, ses livres sont écrits à la main. Ils sont déposés la maison en tant que patrimoine. Personne n'y touche.* » (homme, 34 ans, secondaire, Tinghir, centre) ;
- « *n m'a laissé un petit mahraz en cuivre qui doit avoir plus de ans. n m'a laissé aussi une charrue en bois qui a été emportée par l'oued, je vous jure que ceci nous a touchés. Ce n'est pas cause de son pri , mais c'est un héritage des grands parents. De temps en temps on utilise le petit mahraz pour écraser les amandes et labzar petit pigment). aintenant on utilise l'appareil électrique. De*

*nos jours les femmes sont très pressées. Elles ne sont pas disposées à utiliser les mahraz. propos, j'ai acheté plusieurs mahraz qui ont été tous troués et le petit est resté intact. »* (homme, 52 ans, primaire, rural de Tinghir) ;

*-« tachaghoucht, âqiq, collier épais qu'on met autour du cou. I comprend des pièces d'argent, il est lourd et beau. Tasfite sous forme de chaîne de âqiq et d'argent qu'on met sur la tête. n m'a laissé aussi aqardoun, c'est du âqiq rouge qu'on met comme collier. n nous a aussi laissé des maisons anciennes en terre. os ancêtres nous ont même laissé une vache dont on n'a pas pu se séparer. Anadir, c'est un tapis grand et lourd fait en laine, indispensable acheter par les mariés. »* (femme, 19 ans, secondaire, rural de Tinghir).

Les citations sont intéressantes et seraient assez longues, il est plus pratique de se limiter à la présentation de la liste d'un échantillon d'objets hérités par les personnes consultées à Tinghir puis à Fès : *kaskass* en poterie (pour préparer le couscous) ; *tajajt* (pour s'éclairer) ; *loubane* ; *r'di* ; *azrd* ; *afardou* (un long *mahraz* en bois) ; *selham*. les ustensiles de cuisine en argent, en cuivre et terre ; une charrue en bois.

Au niveau des deux sites ruraux situés près de Fès, la liste des objets hérités des parents est aussi riche. En voici les objets les plus significatifs : *mahraz* ; des photos ; un manuscrit du Coran ; *Imadiouna* (pour produire du couscous) ; *naoura* (un outil de tissage de laine) ; *lbabor* (pour la préparation du thé) ; *lfas* ; tapis.

*« Mon père garde un fusil de fantasia mokahla des tbaourida et ma grand-mère m'avait donné un bracelet d'argent décoré, avant sa mort. »* (femme, 27 ans, secondaire, Fès, ville nouvelle).

En conclusion de la première partie de ce chapitre, nous pouvons faire un double constat. 'une part, peu d'intervies connaissent les musées existants. 'autre part, le patrimoine mobilier est par la force des choses bien connu de ceux qui l'utilisent, c'est-à-dire essentiellement les populations rurales. Par contre, les populations urbaines se divisent sur ce sujet en deux catégories : ceux qui collectent les objets anciens et les conservent et ceux qui n'y accordent pas d'intérêt.

Les objets patrimoniaux hérités des parents, eux, sont gardés essentiellement en tant que souvenirs. ne partie de ces objets est encore utilisée à l'occasion de certaines fêtes, particulièrement le mariage, et pour des tâches ménagères ou professionnelles, surtout dans le domaine agricole.

La nature des outils hérités reflète la spécificité du site où se trouve la population consultée du point de vue mode de vie, pratiques festives et activités productives. A titre d'exemple, dans les zones agricoles, on a hérité des outils agricoles des parents ; dans les zones d'artisanat, ce sont les outils de travail liés à ces métiers, là où il y a eu des guerres on doit s'attendre à des outils de défense. e plus, les outils personnels des parents sont aussi gardés comme souvenir.

## 2. Le patrimoine immatériel

La connaissance du patrimoine immatériel, abordée à travers les éléments qui ressortent des entretiens de terrain, révèle que la déperdition dont a fait l'objet ce volet plus fragile du patrimoine au fil des années connaît aujourd'hui au Maroc une certaine décélération, en particulier en ce qui concerne certains aspects de ce patrimoine. Ceci semble se produire sous l'effet conjugué de facteurs socio-économico-culturels et d'actions volontaristes de la part des pouvoirs publics et d'associations spécialisées, en collaboration surtout avec l'UNESCO. Les facteurs en question n'agissent pas tous dans le même sens et nécessitent un suivi et des actions ciblées. En effet, si certains pans du patrimoine immatériel connaissent une sorte de renaissance, comme c'est le cas aujourd'hui de la langue ou de la chanson amazigh, d'autres comme les savoirs et les savoir-faire sont en voie de régression, voire de disparition. Mais qu'en est-il de la connaissance que la population a du patrimoine immatériel aujourd'hui ?

Nous présenterons les résultats de notre enquête en ce qui concerne la connaissance des quatre éléments principaux constitutifs du patrimoine immatériel : les traditions et expressions orales, les arts du spectacle, les pratiques sociales, rituels et événements festifs et les savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel.

### 2.1. Les traditions et expressions orales

La richesse de ce volet du patrimoine culturel marocain apparaît à travers la connaissance qu'en montrent les interviewés. En effet, aussi bien dans l'oasis de Todgha, chez les Béni Ouarayne, à côté de Taza, chez les Aït Ayyache à côté de Fès - toutes des populations amazigh -, mais aussi dans une moindre mesure dans les autres sites, l'oralité constitue le véhicule principal de la culture et des créations culturelles. La connaissance de ces traditions diffère d'une catégorie de population à une autre. Elles sont mieux connues dans deux catégories, les personnes les plus âgées et les jeunes instruits et actifs dans des mouvements de préservation du patrimoine qui commencent à prendre forme dans les différentes régions où s'est déroulée notre enquête (une association à Tahla, une autre chez les Aït Ayyache, et plusieurs dans le Todgha). Ainsi, nos interviewés, notamment lors des *focus group* organisés dans les sites berbérophones, évoquent-ils les différentes traditions populaires ayant disparu, celles qui sont menacées et celles qui ont été revivifiées. « *En ce qui concerne le patrimoine immatériel tels que le mode de vie ou les relations entre les voisins de jadis, tout a disparu.* » (homme urbain de Fès, 32 ans, niveau secondaire).

Ceci dit, plusieurs traditions sont préservées : « *le patrimoine culinaire ancien est encore là. Les chansons d'antan sont enregistrées et sont écoutées selon le goût de chacun. Les habits traditionnels sont encore utilisés. Il y a encore la djellaba, les babouches, le tarbouch. Le matin du jour de chaque fête, tout le monde porte les habits traditionnels, surtout les hommes.* » (femme urbaine de Fès, 42 ans, primaire)

En ce qui concerne le patrimoine culinaire, « *il n'y a plus de différence de mode de consommation entre la région (Taza) et les autres villes et régions.* » (femme rurale de

aza, ans, collègue . L'art culinaire constitue le patrimoine probablement le plus préservé : « *le patrimoine culinaire actuel est le même que celui d'antan. Cependant, il y a des repas nouveaux comme celles qu'on trouve aujourd'hui en ville tels que le chaouarma et les paninis.* » (femme urbaine de Fès, 28 ans, niveau universitaire).

Le patrimoine vestimentaire dans les différentes régions du Maroc comprend un volet traditionnel et un volet moderne. Le volet traditionnel correspond au patrimoine préservé depuis le début des années du Protectorat du Maroc.

## 2.2. Les arts du spectacle

La musique, la danse et la poésie chantée sont des formes artistiques très développées dans les différentes régions marocaines et bien sûr dans les régions concernées par notre enquête. La connaissance des musiques et des danses spécifiques à chaque région, comme celles qui ont une aura nationale, est partagée par la quasi-totalité de nos interviewés. Cette connaissance est, bien entendu, plus développée dans les sites qui connaissent un mouvement de patrimonialisation soutenu, en particulier dans les régions berbérophones, chez les éni Ouarayne, les t tta de l'oasis de odgha et les t yyache qui partagent la passion pour différentes variantes d'*ahidous*, cette forme de danse folklorique qui anime pratiquement toutes les fêtes familiales de ces trois tribus.

« *Il y a amhray, un genre d'ahidous de Tinghir. On peut le faire avec les femmes seules ou avec les hommes seuls, ou avec les deux. Il comprend deux rangées avec un petit espace entre les deux. Les deux rangées s'approchent au point de se toucher pour s'écarter et revenir leur place. Puis elles font un cercle comme une naoura. En même temps, il y a des chansons amazigh. Ceci est organisé lors des occasions comme les fêtes, les baptêmes, les moussem. C'est rare.* » (homme, inghir, ans, primaire . ans les autres régions, il s'agit du même patrimoine d'*ahidous*, seule la langue diffère.

Pour certains enquêtés, ce pan du patrimoine culturel est en régression : « *les gens écoutent la musique moderne et c'est tout.* ». « *Ahidous s'en va peu peu. autrefois les gens venaient aux fêtes rien que pour le jouer. maintenant, non. I n'est plus comme auparavant.* (homme du milieu rural de inghir, ans, collègue . I n'y a plus d'*ahidous* traditionnel. our d'autres, ceci connaît un développement continu. *Pour ce qui concerne le patrimoine immatériel, tels que la musique et autres, il n'est pas condamné disparaître. Il connaît un développement progressif du fait de la demande de la population.* » (femme de la ville de Fès, 22 ans, secondaire).

## 2.3. Les pratiques sociales, rituels et événements festifs

C'est à l'occasion des événements festifs et des différents rituels qui ponctuent la vie sociale, que ce soit pour des occasions religieuses ou communautaires, que s'exprime une bonne partie du patrimoine immatériel. Les interviewés connaissent pratiquement

tous les différentes fêtes, les divers rituels et les pratiques festives qui s'y expriment. C'est le mariage, cette occasion d'échanges, de reproduction de la société et de renouvellement des liens entre les communautés, que ces pratiques festives atteignent leur degré le plus élevé, bien qu'il y ait une certaine évolution dans l'organisation de cette fête.

« *La durée du temps qui était auparavant réservé à la fête de mariage selon le mode ancien connaît aujourd'hui une réduction. e sept jours aujourd'hui les gens ne retiennent que trois jours, et il y en a qui ne réservent la fête qu'une seule journée. Ahidous d'antan est aujourd'hui très rare, au profit du groupe et de la naggafa.* » (femme du milieu rural de Tinghir, 18 ans, collègue).

Les personnes consultées n'ont pas évoqué les moussem, qui constituent de grandes fêtes régionales ou locales qui s'accompagnent de plusieurs rituels. e la même manière, ils n'ont pas cité les rituels pratiqués par les populations dans certains marabouts de leurs régions.

#### **2.4. Les savoir-faire liés l'artisanat traditionnel**

Le savoir-faire artisanal est l'une des parties les plus riches du patrimoine marocain à l'échelle nationale, comme aux échelles régionales et locales. Il s'agit de l'artisanat de production à fort contenu culturel qui remplit encore des fonctions d'usage mais qui est recherché pour la décoration.

Les interviewés dans les différents sites manifestent une connaissance relativement fine aussi bien des produits artisanaux que des savoir-faire qui les produisent et parfois même des personnes qui détiennent encore ce savoir-faire. Ainsi à Fès, les savoir-faire dans les différents métiers de travail du bois, de la terre (poterie) des métaux, dinanderie, fer forgé, mais aussi bijouterie, les métiers de la construction, etc., sont-ils cités avec fierté et leurs produits décrits avec plus ou moins de précision. Les noms des *mâalem* les plus célèbres sont cités. « *ous les quartiers de l'ancienne médina portaient des noms de métiers d'artisanat : Saffarine, Najjarine, Saffahine, Chrabline, etc.* » (homme, ville de Fès, 66 ans, niveau universitaire). Dans le Todgha, on cite la fabrication du *rabouz* (outil pour souffler sur les braises et entretenir la flamme du feu, devenu objet de décoration par excellence, surtout sous sa forme miniaturisée destinée particulièrement aux touristes). La région de Taza connaît plusieurs activités artisanales dont « *la fabrication de tapis, lhanbal, les couvertures en laine, en plus de la djellaba, le selham et la hammala. Aussi, la région était connue par la fabrication des armes.* » (femme de la ville de Taza, 50 ans, primaire).

Que ça soit à Fès, à Taza ou à Tinghir, la femme marocaine occupe une place privilégiée dans les activités de l'artisanat de production à fort contenu culturel, depuis la préparation de la matière première jusqu'à la production d'objets d'art, particulièrement

pour les filières du tapis, du tissage et de la décoration. « *La fabrication du tapis ben charouit : ce sont les femmes qui travaillent dans ces métiers.* » (homme du milieu rural de Fès, 39 ans, collègue). Ceci dit, la situation actuelle de l'artisanat, telle que présentée d'ailleurs par une femme de 27 ans de niveau scolaire coranique est la suivante : « *la situation de l'artisanat est difficile. Le secteur est détruit par la machine et la production moderne. Il est en régression et rares sont les gens à Fès qui lui prêtent attention.* » (femme de la ville de Fès, 27 ans, collègue).

La région Fès-Boulemane a cependant élaboré en 2008 un schéma directeur de formation dans les métiers de l'artisanat. Le savoir-faire de certains *mâalem* défie la situation à laquelle fait face ce secteur à cause de la baisse des exportations.

## **2.5. Connaissance de l'état du patrimoine culturel, des acteurs et des actions de sauvegarde**

Pour aborder la sauvegarde du patrimoine, l'enquête a réservé une batterie de questions ayant trait à ce thème. Les principaux enseignements dégagés à ce niveau sont présentés ci-après.

### 2.5.1. L'état du patrimoine

On l'a vu, la connaissance des différentes composantes du patrimoine culturel aussi bien matériel qu'immatériel est plutôt fine et développée chez les différentes catégories de la population enquêtée et dans les différents sites. Mais quel est le niveau de connaissance de l'état dans lequel se trouve concrètement ce patrimoine et quelle est la connaissance que la population a des acteurs de la sauvegarde du patrimoine et des actions entreprises effectivement dans ce domaine ?

Il faut d'abord noter que la connaissance qu'ont nos interviewés de l'état du patrimoine, des acteurs comme des actions de sa sauvegarde, reste intrinsèquement liée à la perception qu'ils en ont. En effet, dans la connaissance exprimée se mêlent faits et objectifs observés, sur lesquels tout le monde peut s'accorder, et représentations subjectives qui diffèrent d'une catégorie à une autre, voire d'une personne à une autre. Ainsi, l'état de dégradation avancé du patrimoine bâti habitable dans les ksour en particulier et dans les médina dans une moindre mesure est un fait vérifiable sur lequel nos interviewés s'accordent. Par contre la déperdition des éléments du patrimoine immatériel, chants, danses, rituels et pratiques festives, langue, etc, ne fait pas l'unanimité.

Certains croient assister à une perte inéluctable du patrimoine au profit des produits culturels de la modernité : les jouks et la sonno dans les mariages au lieu du *ahidous* ou de la musique andalouse, le déplacement de la mariée vers sa demeure conjugale dans une voiture au lieu d'un cheval, le mariage qui dure trois, deux, voire une journée au lieu de la semaine traditionnelle - qui était le cadre de plusieurs rituels et pratiques festives

codifiés de manière plus ou moins sophistiquée selon les régions. D'autres affirment que non seulement le patrimoine continue à vivre pleinement mais que les éléments dont la pratique est moins fréquente ou s'est perdue sont en cours de revivification. En témoignent les multiples actions de sauvegarde et de revivification menées à la fois par les pouvoirs publics, par la société civile et par les organismes de coopération.

### 2.5.2. Les acteurs de la sauvegarde

La connaissance des acteurs de la sauvegarde est moins développée que la connaissance de l'état du patrimoine. On sait plus ou moins que c'est au ministère de la culture qu'incombe la responsabilité de sauvegarder le patrimoine culturel. Mais la connaissance des acteurs publics en charge de la sauvegarde s'arrête le plus souvent à ce niveau. Les interviewés connaissent les institutions qui au sein du ministère de la culture s'occupent de la sauvegarde du patrimoine. A Fès, certains interviewés citent bien l'ADER, d'autres l'inspection des monuments historiques, et à Tinghir le CE A (une personne) mais ils restent une minorité.

Quant à la société civile, là où il y a des associations spécialisées dans la sauvegarde du patrimoine, comme chez les Béni Ouarayne et chez les Aït Ayyache, elles sont connues de la majorité des interviewées.

Le fait de ne considérer les communes comme acteurs du patrimoine que chez une minorité des interviewés est significatif de la représentation qu'ils se font de cette institution appelée à jouer un rôle de plus en plus crucial dans la sauvegarde du patrimoine.

### 2.5.3. Les actions de sauvegarde

Ne serait-ce que parce qu'elles sont visibles, les actions de sauvegarde du patrimoine matériel immobilier sont connues de la population enquêtée, même si elle a souvent peu d'éléments d'information pour les situer dans leur contexte, dans le cadre d'une politique, d'un programme, etc. Ces actions sont souvent le fait d'acteurs publics.

Par contre, l'action publique de sauvegarde du patrimoine immatériel, celle qui vise en particulier l'artisanat, est peu connue de la part des enquêtés. C'est notamment le cas en ce qui concerne les actions de formation programmées dans le cadre de la *Vision 2015* retenue pour le secteur de l'artisanat, ou la formation par apprentissage inscrite dans le cadre du plan d'urgence de la formation professionnelle, ou encore des schémas directeurs régionaux de la formation dans les métiers de l'artisanat. Aucune personne consultée n'a cité ce genre d'action. Par contre, l'action des rares O pour revivifier la musique et la danse populaire, en particulier *ahidous*, est relativement bien connue : « *il y a une association dans le douar qui s'intéresse à la conservation du patrimoine d'ahidous.* » (homme du milieu rural de Fès, 30 ans, secondaire). « *Il y avait des tentatives timides de la société civile pour faire revivre le folklore et la chanson*

*locale des Bni Ouraine et Ghayata, et pour organiser des rencontres culturelles, mais tout a s'est arr t . » (homme, Taza, 62 ans, niveau universitaire).*

### **Conclusion**

Les rapports d'entretiens révèlent la richesse et la diversité des différentes composantes du patrimoine dont la population a globalement une connaissance plutôt fine. Ainsi l'existence des plus importants sites et monuments historiques est-elle connue de la majorité des interviewés dont bon nombre en connaît plus ou moins finement la géographie et l'histoire.

Si les musées sont peu connus et peu fréquentés, par contre, le patrimoine mobilier muséifiable est relativement bien connu.

La connaissance des différentes composantes du patrimoine immatériel reflète clairement la vivacité de celui-ci et sa présence continue, malgré les effets négatifs de la modernisation. Elle reflète aussi l'effet de l'action d'information et de sensibilisation menée par certaines organisations, notamment dans les milieux berbérophones.

## Chapitre 3

### Perception du patrimoine culturel

*« Le patrimoine existe surtout par le regard qui est porté dessus. Les contours de ce secteur resteront forcément au service de la civilisation. Les frontières pourront varier en fonction des circonstances et de l'intérêt qui lui est porté.<sup>1</sup> »*

Les choses « ordinaires » se muent en « patrimoine » lorsque la communauté se rend compte de leur importance historique (ancienneté), artistique (beauté), identitaire (authenticité) ou spirituelle (sacralité), de leur valeur d'échange (rareté) ou de toutes ces considérations réunies à la fois. A partir de la consécration dans la conscience collective de la qualité « patrimoine » de telle ou telle chose, la perception qu'on en a se trouve consécutivement modifiée. Le patrimoine a donc plus de valeur comparativement aux choses ordinaires. Aussi est-il tout à fait normal qu'il soit apprécié et perçu positivement par tous. Partant de ce postulat, on est en droit de demander comment nos interviewés rencontrés à Tinghir, Taza et Fès perçoivent leur patrimoine matériel et immatériel.

Avant d'analyser les données de notre enquête pour répondre à cette question, il nous semble important de rappeler que l'intérêt pour le patrimoine n'a vu le jour au Maroc qu'au début du Protectorat français. Les premiers textes relatifs au patrimoine et à sa sauvegarde ont été promulgués dans la deuxième décennie du XX<sup>e</sup> siècle. Dans la conscience collective autochtone, la qualité de patrimoine n'a été découverte et attribuée à certaines choses que suite à l'arrivée et à la concurrence des modes de vie et de produits industriels modernes et nouveaux :

*« Toutes les choses anciennes sont du patrimoine conditionnée qu'elle aient plus de 66 ans d'existence. Jusqu'au début du siècle tout était ancien. Il n'y avait pas alors de patrimoine. Le patrimoine n'est apparu qu'avec l'arrivée du nouveau » (les choses modernes). C'est ce moment-là que nous avons commencé à qualifier les choses anciennes de patrimoine. C'est avec le progrès et le développement que l'on a commencé à distinguer entre nouveau et ancien. » (homme, 66 ans, analphabète, retraité, Taza ville).*

Comme le patrimoine renvoie à une multitude de choses et que la population marocaine est composée de catégories sociales différentes, il est tout à fait évident que la perception qu'on a du patrimoine et la valeur qu'on lui accorde varient d'une catégorie

<sup>1</sup> Royaume du Maroc (Ministère de l'intérieur), Programme des Nations Unies pour le développement *Sauvegarde de la ville de Fès*, Tome II (Activités, Environnement, Patrimoine, Institutions) 1992, p.589.

sociale à l'autre et même d'une personne à l'autre. Chacun construit sa propre représentation du patrimoine (ou de son patrimoine), à la lumière et en fonction de plusieurs facteurs déterminants. Ainsi à partir de l'analyse des données de l'enquête menée sur le terrain, on constate que les personnes interrogées, en nous livrant leurs réponses, construisent au fil de l'entretien même leur propre perception pour chaque type de patrimoine.

Nous allons dans les pages qui suivent essayer de définir les différentes perceptions et représentations qu'ont les gens par rapport à chacune des composantes du patrimoine culturel marocain. Mais on peut d'ores et déjà stipuler que les deux perceptions principales observées sont d'une part une perception positive et, d'autre part, une perception négative. La perception individuelle n'est pas aléatoire ou hasardeuse, chaque interviewé essaie d'argumenter sa vision et de justifier sa prise de position. Ainsi peut-on remarquer qu'au sein de la typologie adoptée plusieurs nuances et variations peuvent apparaître suivant les caractéristiques socio-démographiques des interviewés d'un côté et le type de patrimoine en question de l'autre.

## **1. Perception du patrimoine culturel matériel**

Le patrimoine le plus en vue dans toutes les civilisations aussi bien anciennes que modernes est sans aucun doute le patrimoine architectural monumental. Les constructions anciennes ou ce qu'il en reste sous forme de vestiges, ainsi que les constructions modernes grandioses, imposantes ou prestigieuses, constituent les témoignages les plus évidents et les plus éloquentes du niveau de raffinement des savoir-faire architectural et artisanal d'une part et du niveau de développement socio-économique atteint lors de la période qu'ils représentent, de l'autre.

Mais ce patrimoine architectural n'est pas du tout homogène. Il appartient tout d'abord à des époques différentes et à des cultures différentes. Il est lui-même classé sous diverses appellations. Dans cette enquête, l'accent a été mis sur trois types essentiels de constructions :

- les constructions et sites historiques monumentaux ;
- les constructions traditionnelles habitées (médina et ksour) ;
- les constructions anciennes dans l'urbain et le rural.

### **1.1. Les sites et monuments historiques**

Il nous semble opportun tout d'abord de rappeler le constat, fait dans la première partie de ce rapport, que les personnes interrogées connaissent plus ou moins les sites et les monuments historiques les plus en vue et les plus prestigieux au niveau national (Koutoubia ; tour Hassan ; Challah ; Volubilis ; Bab Mansour ; Karaouine ; remparts et portes des anciennes médina, etc.). Comme il nous semble important de rappeler aussi

que cette connaissance des sites et monuments historiques prestigieux diffère d'une région à l'autre (effet de la proximité et du degré de renommée), et d'une personne à l'autre (selon l'âge et le niveau scolaire surtout).

Il faut souligner, ensuite, la prévalence d'une perception unanimement positive à l'égard de ce type de patrimoine national (le patrimoine monumental) dans les trois sites de l'enquête. Ainsi nos interviewés, tout en citant ces sites et monuments historiques vantent-ils systématiquement leur valeur architecturale, culturelle et historique, tellement précieuse à leurs yeux qu'elle fait leur fierté en tant que Marocains. Certains de ces monuments sont même considérés comme cristallisant la marocanité : « *dans le minaret de la mosquée Koutoubia, on peut voir véritablement le Maroc.* » (femme, 22 ans, secondaire, Fès, ville nouvelle).

Le patrimoine historique est tout d'abord un témoignage du passé. A travers ce patrimoine, on arrive à lier les différentes séquences de notre histoire :

*« ces monuments représentent pour moi le mariage entre le passé et le présent. Ils témoignent de la créativité de l'artiste marocain dans le cadre de l'artisanat traditionnel. »* (femme, 23 ans, supérieur, Fès, ville nouvelle).

Ces monuments ont pour certaines personnes des significations qui vont au-delà lorsqu'ils déclarent qu'ils donnent un sens même à leur existence et lient leur présent à leurs origines (continuum historique) :

*« en contemplant les monuments historiques et sens l'existence l'existence de l'ancien. L'existence se sent l'existence ne relève pas de l'absurde, que mon existence a un sens à travers le lien entre le passé et le présent. L'existence est liée au patrimoine. 'il n'y a pas de patrimoine on n'aurait pas eu l'inter ou créer le nouveau. Lors que je visite le sens des constructions historiques, la référence la plus importante est d'abord croire en l'histoire. L'existence effective est les choses citées dans les livres d'histoire et étaient l'existence l'existence et l'existence est issu du passé. »* (homme rural de Tinghir, Assfalou, 43 ans, primaire).

Ces monuments vus sous l'angle historique et artistique ne manquent pas, de plus, d'insuffler aux personnes interrogées une charge identitaire, émotionnelle et spirituelle, étant donné que les trois monuments prestigieux les plus cités - les mosquées et minarets Hassan, Koutoubia et Karaouine - ont, en plus de leur haute taille et de leur beauté architecturales, des significations religieuses et spirituelles incontestables qui sont souvent mêlées (vue la dimension patrimoniale) à une certaine perception de l'identité nationale.

Ainsi, si la médina de Fès (dans sa totalité) est considérée par certains de ses habitants comme patrimoine culturel historique représentant et cristallisant l'identité et la civilisation marocaines, la mosquée Karaouine reste, comme nous l'avons vu dans la première partie, le monument historique de Fès le plus cité par les différentes couches de la population et dans différentes régions :

« la mosquée karaouine est le monument qui exprime l'identité des marocains, la symbolise marocaine. Le patrimoine marocain n'est pas comme les autres car les autres ne sont pas comme l'italien par exemple. C'est pour cela qu'il attire les touristes étrangers. C'est pour cela qu'ils viennent en masse le visiter. Il suffit d'aller à la porte de Bouloud et tu trouveras tellement de touristes en train de photographier les portes et les remparts avec leurs appareils qu'il te sera difficile de trouver un assaie. » (femme urbaine de Fès, 22 ans, secondaire).

Cette dimension religieuse des sites et monuments les plus cités perdure et se cristallise dans certaines pratiques et conduites. Ainsi, on constate l'apparition de perceptions qui magnifient le patrimoine culturel encore en faisant montre d'un grand attachement à ce patrimoine. La mosquée Karaouine reste le lieu le plus vénéré par la plupart des habitants de la ville de Fès et ce pour des raisons à la fois patrimoniales et religieuses :

« C'est la mosquée qui fait partie de la vie quotidienne de la ville de Fès. C'est là que je me sens prier. Je ne veux pas faire de différence entre les maisons de Dieu. Les mosquées sont toutes les mêmes car elles sont toutes habitées par Dieu. Mais, et je demande à Dieu de me pardonner ce que je vais dire, si pour une raison ou une autre il arrive un jour de ne pouvoir visiter la mosquée et de prier dans une autre mosquée, ça me rassure et ça me fait douter et de douter si j'ai accompli mon devoir de prier ou pas ! » (homme, 34 ans, analphabète, artisan, médina de Fès).

Les dimensions à la fois historique, artistique, identitaire et religieuse du patrimoine architectural, aussi bien ancien que récent, sont ainsi mises plus en avant parmi les différentes couches de la population. Parfois l'accent est mis sur une partie bien précise de ce patrimoine :

« le minaret de la mosquée Hassan est ce qui exprime l'identité religieuse et culturelle des marocains. L'identité marocaine se cristallise. C'est en visitant le minaret Hassan qu'on se rend compte de ce qui nous fait marocains. Les minarets sont le signe le plus fort de la marocanité. » (femme urbaine de Fès, 27 ans).

Certains interviewés sont toujours en concordance avec cette vision spirituelle du patrimoine bâti - vont jusqu'à considérer la mosquée Hassan II de Casablanca (pourtant de construction récente) comme étant le monument qui « exprime notre identité islamique. Il est aussi la fierté du Maroc. Bien que de construction récente, ses décorations et son architecture sont patrimoniales (issue du patrimoine). » (homme rural de Fès, 28 ans).

Cette perception émanant du rural de Fès a été aussi rencontrée en milieu urbain à Tinghir :

« La mosquée Hassan II, par son allure et ses décors, est un patrimoine islamique, car inspiré des temps anciens. Rien qu'elle soit présente dans cette mosquée fascine nos contemporains et leurs descendants qu'on ne trouve pas au Proche-Orient ni dans aucun autre

*as isla i ue. ette os u e n'a u'un seul inaret. e ant ille autres mosquées, elle paraîtra marocaine.* » (homme urbain de Tinghir, 33 ans).

En plus de la perception positive des sites et monuments historiques connus du patrimoine culturel (outoubia, assan, araouine, etc.), à aza, l'accent est mis sur quelques sites du patrimoine naturel (grottes de Friouatou et Bab Boudir) et sur des monuments locaux (la grande mosquée de aza). Tandis qu'à Tinghir le patrimoine architectural que les interviewés considèrent comme monuments historiques ne se limite pas aux seules constructions de rayonnement national : les ksour et kasbah et quelques mosquées locales ont été cités comme étant patrimoine cristallisant la marocanité ou devant être reconnu et perçu comme tel. Le classement du Ksar Ait Ben Addou par l'UNESCO sur la Liste du patrimoine mondial de l'humanité est souvent cité en exemple.

Cette perception totalement positive à l'égard des sites monuments historiques nationaux est une tendance qui ne se limite pas à une région ou à une catégorie sociale spécifique, mais est partagée sur tous les sites et dans toutes les catégories de population enquêtées. Il faut néanmoins souligner la clarté et la netteté avec laquelle elle s'exprime spécifiquement chez les jeunes instruits qui la fondent le plus souvent sur des connaissances et savoirs appris sans doute durant leur cursus scolaire.

## 1.2. Le patrimoine architectural habité

Les personnes analphabètes aussi bien en milieu rural qu'en milieu urbain, bien que n'aient pas de niveau scolaire, n'ignorent pas les choses patrimoniales matérielles et immatérielles qui constituent l'héritage (individuel et collectif) du passé. Cependant, la perception qu'ils expriment par rapport à ce patrimoine dans le cadre de notre enquête peut être qualifiée de « provoquée ». La notion de patrimoine (*Turath* en arabe classique) leur restant inaccessible, nous avons fait le choix de l'introduire de manière indirecte à travers une deuxième question où l'on demande à l'enquêté de comparer entre deux constructions, l'une de type traditionnel (ex. kasbah Thami Laglaoui à Tinghir) et l'autre de type moderne (appartement dans immeuble) ou entre un habit traditionnel (ex. *r'di* à Tinghir) et un habit moderne.

En ce sens que cette comparaison ait facilité la tâche de l'enquêteur, elle a souvent eu un effet réducteur (limitatif) qui cantonne le patrimoine dans la dichotomie ancien/nouveau ; traditionnel/moderne (venu d'ici authentique) - (venu d'ailleurs occidental). Cependant, cette façon de rapprocher l'interviewé de l'objet de l'enquête a, malgré tout, donné l'effet escompté. En effet, c'est grâce à cette comparaison suscitée entre l'ancien et le nouveau qu'une bonne partie des interviewés est arrivée à percevoir facilement l'objectif essentiel de l'enquête et à livrer des discours riches sur leur propre rapport au patrimoine. Et c'est le plus souvent cette relation qui détermine à notre sens leur perception du patrimoine bâti, perception que nous essayons de déceler à partir des discours des interviewés des trois sites de notre enquête.

Par ailleurs, la perception du bâti diffère de manière significative entre l'urbain et le rural. C'est pour cela que nous en ferons l'analyse séparément. Nous commencerons par

examiner la perception de l'habitat en médina et dans les ksour avant d'examiner la perception de l'habitat traditionnel en milieu rural.

### 1.2.1. Les médina et les ksour

La perception du patrimoine bâti est le plus souvent déterminée et permise à la fois par un niveau scolaire élevé (proximité mentale) ou une situation privilégiée par rapport à ce patrimoine : résidents des médina et des ksour, artisans, personnel de la culture et professionnels du tourisme (proximité physique). Aussi les éléments de ces catégories saisissent-ils plus facilement le sens de la notion de patrimoine et connaissent-ils ne serait-ce que sommairement les choses auxquelles elle renvoie. La perception du patrimoine bâti qu'ont ces catégories est le plus souvent positive et va parfois jusqu'à le magnifier. Cette perception n'est certes pas le fruit du hasard, mais l'effet de leur *vie dans le patrimoine* (ceux qui habitent des sites patrimoniaux) ou de leur *vie du patrimoine* (ceux qui exercent des métiers artisanaux). Ainsi les habitants des ksour oasiens qu'ils soient encore habités ou en ruine) et ceux des médina Fès comme aza) sont le plus souvent en contact avec un patrimoine bâti qui, bien qu'en état de dégradation parfois avancé, influence et inspire la perception de ses occupants. C'est ce que nous pouvons qualifier d'« effet ksar » et d'« effet médina » enregistrés dans tous les entretiens effectués dans ces deux milieux.

La perception positive enregistrée par rapport à ces deux types de patrimoine reste, malgré tout, conditionnée par le degré de présence de ce patrimoine, son état, le type de sauvegarde qu'on lui réserve, en plus du degré d'intensité du rapport qu'on a avec lui.

A Tinghir, les spécificités géographiques (oasis) et humaines (région amazigh) de la ville influent considérablement sur la perception du patrimoine dans cette région où l'on sent la présence du ksar oasien, aussi bien à Tinghir centre (ville érigée autour de trois ksour encore habités) que dans la campagne environnante où les ksour (même en ruine) témoignent encore de la présence, dans les esprits du moins, d'une certaine organisation sociale raffinée et d'un savoir-faire architectural de haut niveau. Et c'est ce que reflètent les dires des personnes vivant encore dans les ksour ou dans les alentours. Ainsi on relève à Tinghir une forte perception positive du patrimoine conçu dans ses dimensions et aspects divers :

*le patrimoine c'est la personnalité d'autrefois (constructions, artisanat, esprit collectif et solidarité ; tout ça est regroupé dans les ksour). Le patrimoine reflète la grandeur et la majesté des esprits de nos ancêtres. En contemplant les édifices qu'ils ont bâtis les ksour surtout et ils ont leur personnalité et leur mode de vie. Ce sens collectif s'ils l'ont encore car ils nous ont transmis leur civilisation. Et c'est pour cela d'ailleurs que certains refusent de quitter le ksar »* (homme, 33 ans, Deug technicien, chef d'amicale, ksar Ait l'aj Ali, Tinghir).

Cette appréciation positive du patrimoine, qui se manifeste par rapport à toutes ses composantes, est plus nette par rapport au bâti (ksar). En effet, les constructions anciennes sont considérées comme étant :

- plus belles ;
- plus spacieuses ;
- construites avec des matériaux plus sains ;
- reflétant le génie et la créativité de nos ancêtres ;
- respectant les principes de l'architecture islamique
- l'aspect extérieur de ces constructions imposantes et majestueuses inspire fierté et permet de vivre en paix et tranquillité ;
- s'accommode bien avec les besoins du corps humain en matière de température (chaud en hiver, frais en été).

o cette perception positive dominante à Tinghir que les extraits suivants d'entretiens attestent :

#### **Perceptions positives à Tinghir (urbain)**

*« Les kasbah sont construites selon le modèle architectural islamique et sont de ce fait en harmonie avec notre religion. On y trouve un lieu pour la prière et un autre pour les ablutions etc » ( homme, 47 ans, secondaire, Tinghir, urbain).*

*« Les constructions anciennes se caractérisent par leur hauteur, leur grandeur et l'intensité de leur surface. » ( homme, 33 ans, primaire, Tinghir, urbain).*

*« Les constructions anciennes sont plus belles de l'extérieur les kasbah sont construites avec beaucoup d'art, de créativité et de savoir-faire qui attirent les regards. Alors que les constructions modernes sont bâties de manière à démontrer une laideur. Mais leur aspect est toujours est ordinaire. » (homme, 34 ans, secondaire, Tinghir, urbain).*

*« Les constructions actuelles aujourd'hui ne valent rien à leur époque. Le bâti ancien (en pisé) est meilleur que le bâti moderne car il résiste mieux. Le ciment a une durée de vie limitée, alors que le pisé ne meurt pas. »(homme, 64 ans, analphabète, Tinghir, urbain).*

Ainsi on peut remarquer que le patrimoine historique bâti représenté par les médina, les ksour et les kasbah, qu'il soit habité ou non, en bon ou en mauvais état, ne laisse pas indifférent.

Si nous remarquons à Tinghir une perception systématiquement positive à l'égard du patrimoine bâti, nous constatons à Azila une tendance similaire mais qui n'est manifeste que parmi les personnes les plus en contact avec ce patrimoine, chez les instruits (du supérieur surtout) et chez les jeunes. Cette perception positive à l'égard du patrimoine

est le plus souvent assortie d'une panoplie de sentiments «élogieux » à son égard : « *le patrimoine nous inspire de la fierté. Il témoigne de notre civilisation. » ; Cette fierté est l'élément tonne devant les réalisations monumentales de nos ancêtres. ».*

*« Les sentiments l'égard du patrimoine c'est une affaire d'occupation d'un site stratégique, et je sens la paix et la tranquillité dans cette ville qui est apte à être habitée, et apte à attirer vers elle tous ceux qui aspirent à vivre dans la paix et la tranquillité. »* (femme, 45 ans, Licenciée, bibliothèque municipale, Taza, médina).

L'effet du milieu de résidence et de travail et du type d'activité sont fortement ressentis dans le cas précédent. Aussi le caractère saillant de cette perception positive du patrimoine s'associe à une forte appropriation affective de celui-ci.

Cette tendance positive à l'égard des constructions anciennes observée à Tinghir et à Taza se retrouve à Fès, mais avec des nuances plus accusées du fait de la forte image du milieu médinal ainsi que de l'artisanat. Cette perception positive du patrimoine, bien que plus ressentie, n'est pas du tout homogène.

Ainsi, peut-on remarquer à Fès que la perception du bâti traditionnel habité est plutôt mitigée. Les gens - tout en ayant un penchant pour les constructions nouvelles - gardent encore une perception positive à l'égard de l'habitat traditionnel (médina) qui fait la fierté de Fès et des fassi par son authenticité, son architecture et ses décors. On fait, presque unanimement, l'éloge du bâti ancien comme étant :

- témoin d'une civilisation ancienne
- inspirant fierté et orgueil ;
- expression d'un passé glorieux
- sentant l'odeur de l'histoire
- rappelant l'enfance de notre société
- rappelant la grandeur de nos ancêtres ;
- inspirant paix et tranquillité ;
- exprimant la beauté de l'artisanat marocain (décors de bois, plâtre, zellij ).

*« Je ne trouve la tranquillité et la paix que dans la maison traditionnelle. Regarde les dimensions des pièces, la beauté des décorations, et écoute le silence du lieu ! On ne peut pas trouver ça dans la maison moderne. »* (homme, 23 ans, collège, Fès médina).

L'état avancé de dégradation de certaines demeures n'influe pas automatiquement sur les positions positives adoptées :

*« je considère que la maison traditionnelle médinale, si elle est bien entretenue, est meilleure qu'une maison neuve en déclin. Mais nous nous sentons en danger dans notre maison en ruine. Alors nous sommes fiers d'être en médina et nous considérons que nous sommes heureux de vivre ici dans un quartier qui n'a d'ailleurs aucune autre raison. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les touristes et les visiteurs viennent de tous les coins du monde pour le voir »* (femme, 49 ans, au foyer).

La médina de Fès est classée patrimoine mondial de l'humanité et connaît une forte concentration de patrimoine bâti et un artisanat très riche qui fait la fierté de tous les marocains. Il est donc tout à fait normal de constater que la tendance dominante vis-à-vis du patrimoine dans cette ville, y compris les maisons, soit positive. Mais cette perception positive par rapport à l'habitat n'est cependant pas unanime.

En effet, bien que la perception positive soit prépondérante à Fès, une perception négative à l'égard de ce même habitat et des constructions anciennes pointe néanmoins de temps à autre chez certains interviewés. Elle nous semble s'expliquer essentiellement par les difficultés qui pèsent sur la vie quotidienne dans l'habitat traditionnel, du fait de sa dégradation physique et de la lourdeur de son entretien.

Il est à remarquer que les principales tendances négatives à l'égard du patrimoine surgissent surtout parmi les personnes du troisième âge habitant la médina, et de niveau scolaire très bas :

*« Le moderne est meilleur que l'ancien. Dans le nouveau on peut tout ce que tu veux de traditionnel (bois, zellij) dans le traditionnel au contraire, le bois ne sert à rien, il ne sert que pour le feu. En plus les maisons anciennes souffrent de manque de sanitaires. »* (homme, 69 ans, analphabète, médina de Taza).

La perception négative par rapport à l'habitat traditionnel est plus nuancée dans certains cas et se rapporte surtout à l'état dans lequel il se trouve actuellement. Cette perception paraît plus clairement dans les propos des jeunes instruits des deux sexes, installés dans la ville nouvelle de Fès - et dans les quartiers des classes sociales moyennes en particulier.

*« Les constructions modernes c'est bien parce qu'elles reflètent l'évolution la modernité et la technologie l'ascenseur le lift le zellij, la peinture, tout le traditionnel y est ; tu trouves plusieurs immeubles, et dans chaque immeuble plusieurs maisons et plusieurs autres choses »* (femme, 27 ans, collège, ville nouvelle Fès).

*« La maison moderne est plus adaptée pour l'habitat. Mais on est en danger. Les constructions traditionnelles à Fès sont vieilles et menacent ruine à chaque instant. Les gens qui y habitent sont constamment menacés. »* (femme, 28 ans, supérieur, ville nouvelle, Fès).

Malgré ces nuances négatives observées dans les médina de Fès et Taza, la prédominance d'une perception positive à l'égard du patrimoine historique habité reste intacte dans les trois sites de notre enquête. Cela ne signifie pas qu'on le préfère au bâti moderne pour habiter. L'état physique souvent dégradé des ksour et demeures historiques en médina, le déficit en infrastructures et en équipements, le cloisonnement et le poids des modèles modernes d'habitat plus adéquats pour le mode de vie dominant, sont autant d'éléments qui expliquent l'apparition de cette perception négative qui est cependant relativement limitée.

### 1.2.2. Les constructions rurales

Dans le milieu rural, par contre, la perception à l'égard du bâti ancien est nettement négative. La cause principale invoquée explicitement pour ce désenchantement à l'égard du bâti ancien est le manque d'équipements modernes et l'inadaptabilité de ce type d'habitat à l'installation de ces équipements. Cette perception négative développée à propos de ce patrimoine dans ce milieu n'évacue pas une certaine perception positive, bien que timidement exprimée. Elle transparaît à travers l'énumération par la majorité des interviewés de certaines vertus relatives à l'habitat traditionnel, qui reste toujours perçu comme étant le creuset de valeurs sociales positives (toujours vénérées), que les constructions d'aujourd'hui n'alimentent pas et ne génèrent plus.

Le même interviewé dans un autre passage de son propos dit : « *dans le bâti ancien la famille était unie et respectueuse et on avait tout ce qu'il faut pour vivre confortablement sans problèmes. Selon notre religion l'ancien est meilleur il incarne la pudeur et la retenue. Personne ne parlait aux femmes et les plus petits respectaient les plus grands.* » (homme, 43 ans, primaire, Asfalou, rural, Tinghir).

« *Par rapport à l'ancien le nouveau est meilleur parce que les constructions en ciment sont plus solides que celles construites en terre. Les constructions en terre finissent par s'écrouler si elles ne sont pas bien entretenues. Le ciment dure plus longtemps que la terre.* » (homme, 65 ans, analphabète, immigré de retour, Ait Baha, rural, Tinghir).

« *Chaque époque impose ses règles. Cette époque veut le ciment. Nous aussi nous voulons profiter de ce qui est meilleur. Celui qui a été construit dans le ciment nous n'avons pas besoin de rester dans la terre.* ». « *Le ciment se nettoie facilement et est toujours propre. La terre est sale et l'eau coule partout.* » (femme rurale, Asfalou, ksar, 50 ans, analphabète).

Cette tendance, manifeste chez les ruraux analphabètes de Tinghir, est plus claire et plus générale parmi les personnes habitant les régions rurales reculées et surtout celles sans contact direct avec les cités traditionnelles. Les interviewés de ces régions vénèrent plutôt les produits modernes. Cette préférence s'exprime de manière éclatante à propos des ustensiles de cuisine et des outils de travail. Les outils modernes sont pour eux plus pratiques, moins fatigants et font gagner beaucoup de temps (et d'argent aussi) « *Cuire le pain dans un four à bois n'est pas la meilleure chose de cuire dans un four à gaz.* ». Cette tendance perceptive négative qui se base sur un certain pragmatisme formellement convaincant, est plus claire dans les campagnes de Taza et surtout là où les gens ont pu accéder à une certaine modernité qui se manifeste dans divers aspects : proximité de voies carrossables, électrification, adduction en eau potable

« *Par rapport aux choses anciennes, le nouveau est toujours meilleur, les choses nouvelles rendent les tâches plus faciles, Le nouveau four à gaz, par exemple, est*

*Plus facile et plus rapide tandis que l'ancien four nécessite beaucoup d'effort et de temps pour cuire le pain et l'allumer. Toutes les anciennes choses et anciennes habitudes ont disparu. Tous sont les enfants d'aujourd'hui.* (femme, 65 ans, rurale, arr. de Taza).

*« Les choses anciennes sont meilleures mais à raison de 20 % seulement parce qu'on sent l'odeur de nos aïeux »* (homme, 34 ans, rural, arr. de Taza).

Dans le milieu rural de Taza on constate une connaissance médiocre du patrimoine traditionnel (historique) et une perception plutôt négative à son égard. Ainsi, à Bouhallou (village rural) les bâtiments ou constructions qui peuvent être considérés comme « patrimoine » sont *« les restes de certaines enceintes de constructions (casernes) françaises qui sont encore dans la forêt. Il y a aussi des restes d'anciennes voies de trains à charbon. Il y a aussi un pont construit sous le règne de Mohamed V. »* (homme, 34 ans, collège, rural, arr. de Taza).

Si la perception négative à l'égard du bâti ancien qu'on remarque au niveau de la ville de Fès est limitée et peut, dans une large mesure, être imputée à l'état de dégradation dans lequel il se trouve, la perception négative du bâti ancien qu'on décèle dans le milieu rural près de Fès est plus générale et repose, quant à elle, sur des considérations autres :

*« Le bâtiment historique reflète le succès du niveau de vie auquel l'urbanité est arrivée et l'évolution dans les temps passés. Les choses ont beaucoup évolué et ce que d'aujourd'hui d'aujourd'hui. »* (homme, 56 ans, analphabète, Ain Chkef, rural de Fès).

*« La maison ancienne était construite de terre et de pierre, composée de chambres et de huttes et n'a rien à voir avec la maison moderne faite de ciment et de fer armé. On ne peut pas retourner l'usage de la pierre et elle se fera moderniser. »* (homme, 60 ans, analphabète, Ain Chkef, rural de Fès).

*« Il y a une grande différence entre les constructions anciennes et les nouvelles. Le nouveau est alimenté en électricité en eau potable et est bien équipé. L'ancien est ancien. La maison ancienne n'est pas bien armée les toits sont fragiles et les murs sont sales. L'ancien ce n'est que de la terre sans ciment. C'est la différence ! Le bâti moderne se distingue par sa splendeur, sa propreté, le zellij, le plâtre »* (femme, 37 ans, collège, rural, Fès, Ain Chgag).

*« Le bâtiment moderne se constitue essentiellement d'équipements ; or ces immeubles procurent les conditions de repos comme le faisait auparavant les constructions historiques et c'est pour cela que certaines personnes qui ont les moyens essaient d'adopter des touches traditionnelles dans les constructions modernes d'aujourd'hui »* (femme, 34 ans, supérieur, Ain Chgag, rural Fès).

*« Le bâti moderne est meilleur que le bâti historique ancien. La majorité des gens de la région préfèrent vivre dans des constructions neuves et modernes et chacun fait de son mieux pour accéder à une maison neuve c'est pour cela qu'on ne*

*trouve presque plus ici de traces des maisons anciennes construites en terre seulement. »* (homme, 38 ans, primaire, Ain Chgag, rural Fès).

*« Les constructions historiques témoignent d'un certain niveau d'évolution humaine, alors que les constructions modernes représentent les modes de vie les plus évolués où l'homme est arrivé. Les constructions modernes l'homme les plus évolués sont les fonctionnelles et s'adaptent mieux à ses derniers besoins de la vie quotidienne. »* (homme, 39 ans, collège, Ain Chgag, rural Fès).

Ainsi on remarque dans le rural de Fès, aussi bien arabophone (Ain Chkef) que berbérophone (Ain Chgag), la prédominance de la perception négative à l'égard de l'habitat ancien. L'absence de traditions urbanistiques historiques ou de constructions anciennes prestigieuses dans ces régions où l'habitat domestique le plus courant était soit les tentes nomades (chez les Aït Ayache) soit les *noualas* construites en pisé avec des toitures en roseau (Ain Chkef), est sans doute l'explication la plus probable pour cette tendance.

La proximité de la ville de Fès a bien sûr une influence sur les perceptions à l'égard du patrimoine bâti, mais la ville de Fès pour les habitants du rural de cette ville c'est avant tout la ville nouvelle. La sensibilité citadine qu'on peut découvrir dans les propos des habitants de Fès (médiina et ville nouvelle) est ici absente. Nous sentons dans les propos recueillis un certain dédain pour tout ce qui est bâti ancien et une tendance nette parmi les jeunes et les femmes rurales surtout - à magnifier tout ce qui est nouveau et « moderne ». Aussi les maisons modernes construites en dur (ciment et pierre) sont considérées unanimement comme l'expression de l'évolution et du progrès, parce qu'elles sont :

- plus solides ;
- plus propres ;
- plus adaptées aux besoins de l'homme
- plus fonctionnelles ;
- permettant l'accès aux équipements : eau, électricité, meuble moderne

Tandis que les constructions anciennes (historiques) sont :

- plus fragiles (construites en terre) et moins sûres ;
- inadaptées à la modernité ;
- correspondant à un mode de vie dépassé.

Ces propos nous résument une perception négative dominante à l'égard du bâti ancien chez les ruraux. Mais les contours de cette perception négative sont complexes, car elle est exprimée en même temps qu'une perception positive portant sur le patrimoine immatériel. Si bien que ces bâtiments en terre, sales « *u'il n'est pas aisé de nettoyer vraiment de la poussière* » (femme rurale de Bouhallou, 45 ans, analphabète) et manquant de tout ce dont un homme moderne a besoin, sont en même temps les lieux qui incarnent les valeurs de la société traditionnelle que les interviewés jugent très positivement et évoquent avec d'autant plus de nostalgie qu'ils sentent qu'elles sont en voie de disparition.

Tous les interviewés ruraux ou urbains instruits ou analphabètes reconnaissent la sagesse et l'efficacité des valeurs, traditions et règles d'antan qui régissaient parfaitement la vie de nos ancêtres et sont aussi unanimement considérées comme étant les plus saines éthiquement et les plus efficaces socialement (solidarité, respect, chasteté). Elles étaient par ailleurs en parfaite osmose avec l'organisation spatiale et sociale spécifique au type d'habitat ancien. Cette perception positive est plus claire chez les personnes qui considèrent le patrimoine architectural comme élément fondateur de l'identité locale ou nationale.

## 2. La perception du patrimoine immatériel

La perception du patrimoine immatériel riche et varié du Maroc sera abordée ici en particulier à travers les costumes, l'art culinaire, les chants et les danses et le savoir-faire artisanal. Avant d'analyser les données recueillies à leur propos, il nous semble opportun de rappeler que l'art de manger et l'art de s'habiller ne sont traités ici en tant que patrimoine immatériel que dans leur dimension ayant trait au savoir-faire qu'ils nécessitent dans leur préparation. Comme il nous semble aussi intéressant de souligner que le costume et l'art culinaire ont quelque chose de particulier comparativement aux autres composantes du patrimoine du fait que notre relation avec l'habit et la nourriture sont des actes quotidiens. Chaque personne peut à partir d'une simple réflexion sur ses habitudes et ses manières se faire une idée sur le rapport qu'ont ces usages avec le patrimoine. On remarque néanmoins que les interviewés s'expriment plus facilement et plus en détail lorsqu'on leur demande leur perception des différences entre l'habit traditionnel et l'habit moderne étant donné que le rapport au patrimoine est ici plus clair. Aussi il est tout à fait normal que les propos recueillis se focalisent davantage sur la perception des différents types de costumes et les différentes cérémonies et fêtes auxquelles ils sont liés. Dans l'art culinaire, la dichotomie traditionnel/moderne n'est pas aussi apparente et il est très souvent malaisé de discerner le moderne du traditionnel dans les différents repas marocains.

### 2.1. Les costumes

La perception du patrimoine vestimentaire reflète chez la majorité des interviewés l'attachement au costume traditionnel et la considération dont il jouit encore parmi les différentes couches de population. Les raisons invoquées à cet attachement sont les suivantes :

- il représente l'authenticité et l'identité locale et marocaine ;
- il traduit l'ingéniosité et l'esprit créateur de notre artisanat ;
- il est en conformité avec les recommandations de la retenue sociale et il cache presque tout le corps de la femme (*s'tar*) ;
- Il met en exergue notre islamité, arabité et authenticité ;
- il confère plus de valeur à celui qui le porte ;
- il met en valeur la personnalité de la femme et de l'homme
- Il donne à la femme plus de respect tout en exprimant mieux sa féminité.

« L'habit ancien est plus oli et plus udi ue. Dans l'habit d'aujourd'hui on n'arrive pas à diffrencier l'odeur de la femme. Dans les traditions anciennes on avait un sens de savoir à l'habit aussi de l'histoire et de la beauté plus ue dans l'habit actuel. » (homme, 43 ans, primaire, rural, Tinghir).

Les perceptions qui fondent ces positions sont le plus souvent construites à partir d'un acte de comparaison explicite ou implicite avec les types d'habits modernes. Tout en vantant l'habit traditionnel, on discrédite l'habit « moderne », même en le portant :

« Ici toujours on a l'habit traditionnel ue e ets endant les fêtes religieuses l'Aïd et lors des fêtes familiales. En le portant je ressens de l'orgueil et sens ue je suis devenu un homme et que je ressemble à mes aïeux. Ce patrimoine vestimentaire doit rester comme il est. Ici l'habit canané a si nifié ue tout a changé, que nous sommes sortis de notre peau, et que nous allons aussi quitter nos ksour. » (homme, 33 ans, supérieur, ksour Ait l'aj Ali, Tinghir).

Cette perception positive, très claire, dans le regard porté sur le costume traditionnel, n'est pas spécifique à Tinghir. Elle s'observe avec la même intensité dans les trois sites. En effet, la presque totalité des interviewés (aussi bien à Fès qu'à Taza ou Tinghir) considèrent le patrimoine vestimentaire comme étant ce qui cristallise le plus la marocanité. Les marocains se distinguent des autres peuples par leur costume traditionnel aussi bien féminin (*caftan*, *djellaba*) que masculin (*djellaba*, babouches, *tarbouch*). Tout comme les habitants de chaque région considèrent que les costumes locaux sont ce qui exprime le mieux leur identité régionale ou locale. C'est ainsi que le *r'di* à Tinghir est présenté comme un véritable symbole de l'identité locale voire régionale. « Ce n'est que lors ue je mets r'di que je me sens moi-même, c'est-à-dire bent Tinghir, bent Aït Atta. ». Certains costumes ou habits caractéristiques des autres régions sont investis de la même signification identitaire même si de manière moins forte. C'est le cas de *ahendir* chez les Aït Aïache de An Chgaga près de Fès, c'est le cas de la *djellaba*, du *tarbouch* et de la *belgha* à Fès (même si elles ne signifient plus l'identité du fassi mais plutôt celle du marocain). Cette spécificité vestimentaire des marocains et des régions qui fait leur fierté et identité apparaît d'une manière éclatante dans les fêtes et rencontres religieuses et familiales, comme dans les jours de deuil.

« Ici l'odeur de l'habit traditionnel ue e ortais uotidienne ent surtout les jours de vendredi. Des choses curieuses me sont arrivées en portant ces habits traditionnels des touristes s'arrêtaient pour me demander il est arrivé ue des femmes ont ri ent leur beauté ent pour l'habit traditionnel ue e mettais. » (homme, 34 ans, analphabète, artisan, médina de Fès).

« La djellaba, les babouches, le sérual, le tarbouch, ce sont là les habits du marocain civilisé alors ue l'allo ne barrani s'arrête en compagnie. Avant il y avait la pudeur au ourd'hui non. » (homme, 54 ans, religieux, médina Fès).

Le costume traditionnel est perçu comme étant générateur et protecteur des valeurs et modes de vie anciens, cette perception est plus claire dans les milieux historiques traditionnels (médina et ksour) et parmi les personnes en contact direct avec ce patrimoine (les artisans). Les catégories sociales qui représentent le plus cette

perception sont essentiellement les personnes instruites des deux sexes, les jeunes et les femmes.

« L'habit marocain a toute la beauté de la fête et surtout pendant les cérémonies et les fêtes. Ce n'est pas comme l'habit moderne qui ne sert que dans les cours nobles et pour l'habillement et le travail. » (femme, 24 ans, supérieur, Fès, médina).

« Le costume traditionnel marocain est connu par son esthétique, et par sa retenue et par sa qualité. Alors que dans le costume moderne on ne constate ni beauté ni réserve ni qualité. Moi je suis contre les modifications apportées à toute chose traditionnelle et surtout pour l'habit traditionnel comme le caftan. » (femme, 65 ans, primaire, Fès ville nouvelle).

« Le retour au traditionnel est une vertu. Les gens s'habituent l'étranger mais le vendredi et les jours de fêtes et de deuil ils retournent à la djellaba parce qu'elle est patrimoine de la cité ; Taza est connue par sa djellaba. Si le patrimoine se perd c'est la ville qui se perd aussi. Ici nous ne laissons notre tradition nous abandonner comme les étrangers ou les rattachés ou autres. Car c'est la tradition qui reflète la vraie image de la ville. » (femme, 45 ans, Licenciée, bibliothèque municipale, Taza, médina).

En qu'aussi significative et dominante, cette perception positive du costume traditionnel marocain n'est pas la même dans tous les sites, ni parmi toutes les couches sociales. Les positions diffèrent selon les catégories sociales, d'une part, et selon le degré d'adhésion à une certaine modernité qui essaie de surclasser et de marginaliser toutes les expressions du passé, d'autre part. Et c'est ce qui fait qu'une certaine proportion des personnes interviewées développe une perception négative à l'égard de l'habit traditionnel. Mais il faut signaler que cette perception négative par rapport au vestimentaire patrimonial est toutefois feutrée. Même les rares personnes qui semblent préférer le costume moderne n'arrivent pas à cacher leur admiration pour la beauté, le style et la finesse de l'habit traditionnel qui fait la spécificité de la couture marocaine, et qui demeure encore et sans conteste l'habit des fêtes par excellence :

« Pour moi je n'ai aucune relation avec le costume traditionnel si ce n'est l'habit traditionnel à l'occasion des fêtes familiales et religieuses. » (homme, 21 ans, secondaire, ville nouvelle, Fès).

« L'habit ancien renvoie aux traditions tandis que l'habit moderne s'adresse au monde extérieur. » (femme, 56 ans, supérieur, ville nouvelle, Fès).

Ainsi il s'avère que le ton des perceptions négatives à l'égard du costume traditionnel est plus ou moins modéré car le rapport à l'habit n'est pas aussi important pour le citadin que le rapport à l'habitat. Et, plus il ne faut pas oublier le fait que les changements dont il fait l'objet en permanence le modernisent petit à petit et le rendent plus à la mode. Aussi cette perception négative modérée ressort d'une comparaison entre le moderne et l'ancien (le présent et le passé), donc d'un certain choix pour la modernité :

« le temps actuel c'est le temps du moderne et des eunes le r'di » c'est l' a it des personnes es les rands . Les rands ne eu ent as s' a iller « moderne » co e les filles d'auourd' ui ne eu ent pas porter le « traditionnel », à chaque époque son habit. » (femme, 36 ans, analphabète, rural Tinghir).

« La fille cultivée (instruite) et civilisée et qui possède une personnalité et qui arrive à s'i oser orte l' a it moderne ui n'a rien oir a ec l' a it traditionnel ue portent les filles de la campagne (aroubia) qui ne connaissent rien et disent que tout est impudique. » (femme, 35 ans, analphabète, rural de Tinghir).

« Les nomades par exemple continuent à vivre dans leurs habits traditionnels dont il ne se s arent as. ais auourd' ui ui dai nera i re dans des a its traditionnels, kayji nakass ! » (homme, 30 ans, Ksar Asfalou, rural de Tinghir).

Les deux perceptions du patrimoine ici décrites (positive et négative) traduisent des positions qui varient selon les milieux de résidence, les catégories d'âge et le genre, mais les deux facteurs qui déterminent plus les prises de position sont le niveau d'instruction et le rapport qu'on a avec le patrimoine.

#### a. L'art culinaire

Dans les différentes régions enquêtées, on remarque que les gens ne considèrent pas leurs repas traditionnels comme faisant partie du patrimoine car ils relèvent encore de leur quotidien « ordinaire ». Le processus de patrimonialisation ne s'enclenche que lorsqu'on ressent le risque de disparition de certaines choses ou savoir-faire. Or ce n'est pas le cas pour la cuisine marocaine qui reste toujours traditionnelle, malgré les changements qui l'affectent.

Le plat national est toujours le *tagine* et les plats des cérémonies et des fêtes tendent à s'harmoniser et à se généraliser. Pour les gens des villes traditionnelles les plats qui semblent faire leur fierté sont essentiellement, en plus du couscous, le *tagine* de viande aux prunes et la *pastilla*. Ils sont préparés dans presque toutes les occasions de fêtes et sont devenus actuellement une tradition culinaire à l'échelle nationale. Mais les nuances locales demeurent. Ainsi on remarque que les gens encore en relation avec leur terroir campagnard citent avec fierté les quelques plats qui caractérisent leur région.

Si les urbains citent les différentes variétés du tagine et du couscous et considèrent que les changements qui affectent ces deux plats ne touchent en rien leur essence, on se rend compte que les ruraux nomment plusieurs plats spécifiques à leur région, qui se préparent à base de légumes saisonniers. Les interviewés considèrent que certains de ces plats sont en voie de disparition parce que les femmes qui en connaissent les secrets se font de plus en plus rares :

« Ce sont les vieilles femmes qui savent préparer baddaz et la soupe dite taroyat (تروايت). Les eunes filles n'en connaissent rien. Les gens continuent encore de préparer et de manger les mêmes plats traditionnels. Il y a un certain temps est apparu un nouveau plat dit ifnouzen qui se prépare à base de blé et de luzerne. 'est le lat le lus d licieu et le lus a réable. Il a connu une très grande

*propagation et est très sollicité, par les touristes surtout. Mais ce plat est lié à la campagne de récolte de la luzerne.* » (homme, 33 ans, Deug, Tinghir centre).

Pour la région de Ain Chgag (rural de Fès), tous les interviewés ont insisté sur le couscous au lait qui est le plat spécifique de cette région et qu'on offre aux invités à l'occasion de toutes les fêtes et cérémonies :

*« our cette r ion le lat local s cifi ue c'est le couscous au lait. outes les familles le préparent chez eux de temps en temps. Il est dans les coutumes de la tribu un plat nécessaire et principal dans les cérémonies et fêtes familiales, même si le tagine aux poulet et à la viande est toujours là. »* (homme, 38 ans, supérieur, Fès, rural).

b. La musique, la danse le chant et les autres pratiques festives

Comme pour l'art culinaire , on ressent quelques disparités entre milieu rural et milieu urbain. ans les cités traditionnelles on cite l'andalous *al ala*) et le *malhoun* qui sont chanté dans les différentes occasions familiales et religieuses.

Dans les régions rurales berbérophones enquêtées (Tinghir, Tahla, Ain Chgag) on remarque l'existence de danses et chants traditionnels dit *ahidous*, qui sont toujours reproduits, pratiqués et même renouvelés, soit à travers des groupes folkloriques modernes, soit à partir de danses rituelles traditionnelles locales. L'*ahidous*, qui est la danse des fêtes familiales (mariages surtout) est le plus souvent une danse mixte réalisée par des hommes et des femmes à la fois :

*« La danse rinci ale ui caract rise notre r ion in c a est l'ahidous ; cette danse s'effectue selon ses ro res rituels. Les fe es s' a illent d'une ani re spéciale (elle mettent la hmala (لحمالة) et la khoula (الخاللة), le tanbour (التنبور) et le cherbil (الشربيل), alors que les hommes portent les faragiat (الفرجيات), les tchamir (اميرات) et les babouches (بلاغي). La danse ahidous est obligatoire dans tout mariage. »* (femme, 63 ans, analphabète , rural de Fès).

Bien que la danse *ahidous* soit presque la même partout, on remarque quelques petites variantes qui en découlent, comme par exemple l'*amahray* (أمحراي), « qui est un ahidous s cifi ue in ir ui eut s'effectuer ar les fe es seules ou les hommes seuls ou ar les deu la fois sous for e de deu ran es ui se ra roc ent et s' loi nent l'une de l'autre tout en dansant et c antant des ers a a i . es danses sont surtout sollicitées lors des fêtes de mariages et des moussem. » (homme, 33 ans, primaire, Tinghir, centre).

i l'*ahidous* a une réputation nationale et semble être connu et pratiqué dans toutes les régions berbérophones, on constate que chacune des régions arabophones a son propre folklore, en plus des *issawa* (عيساوة) qui sont aussi bien cités en ville qu'à la campagne. Ainsi certains interviewés citent le *hit* (الهيئة) ou le *hiti* (الهييتي) « qui est une danse connue dans la r ion de s a na et u'on se le n li er alors u'il

*mérite la même importance accordée aux autres formes du folklore marocain. C'est cette négligence qui fait que ce folklore est maintenant presque inconnu au niveau national. »* (homme, 46 ans, supérieur, Fès ,ville nouvelle).

Dans le rural arabophone de Fès (Ain Chkef), les gens citent parmi les danses folkloriques spécifiques à leur région la danse du campagnard (رقصة العروبي) :

*« dans cette danse, les chanteurs (hommes et femmes), tout en dansant, évoquent une personne ou une situation et se mettent à improviser et à chanter des vers appropriés pour chaque situation et ce en dansant et frappant le bendir. Cette danse est actuellement en voie de disparition. »* (homme, 22 ans, supérieur, Rural de Fès).

Les danses et les chants qui leur sont liés sont perçus par toutes les franges de la population comme des éléments du patrimoine du pays, mais aussi et avant tout comme des rituels festifs qui caractérisent toutes les formes de fêtes familiales et de rencontres et les festivals locaux. Cet usage continu en assure, sans aucun doute, la pérennité et la sauvegarde. Nous verrons par la suite les efforts entrepris pour renouveler et revivifier ces différentes formes d'expression artistique et festives.

#### c. L'artisanat et le savoir faire artisanal

L'artisanat traditionnel marocain est lié à un savoir-faire ancestral de renommée mondiale. Aussi il est tout à fait normal que la majorité des interviewés apprécient positivement les produits et les savoir-faire artisanaux. Cependant on a pu noter certaines positions qui manifestent un penchant pour les produits modernes et ce pour diverses raisons.

En essayant d'analyser les propos recueillis à cet égard nous constatons que la perception de l'artisanat et du savoir-faire artisanal est partagée entre deux visions :

À l'abord une vision positive, qui ne manque pas de faire éloge de cet artisanat considéré comme étant :

- plus authentique (aspect patrimonial) ;
- mieux fait (aspect qualité) ;
- Plus beau (aspect esthétique) ;
- plus prestigieux (aspect valeur).

Les personnes interrogées évoquent dans leurs dires un ou plusieurs aspects pour argumenter leur préférence du traditionnel :

*«Ce qui fait la valeur des produits artisanaux est tout d'abord leur rapport avec notre patrimoine ; du fait ils reflètent mon appartenance. Contrairement aux produits industriels modernes qui me font ressembler à tous les autres, même aux étrangers. Le traditionnel par exemple va bien avec notre couleur de peau et avec notre nature. »* (homme, 29 ans, secondaire, Taza, ville nouvelle).

La valeur des produits artisanaux est aussi liée à « *la matière dont ils sont confectionnés ; en plus le produit artisanal exprime notre spécificité culturelle. Mais du point de vue usage et prix le traditionnel vient en deuxième position par rapport aux produits modernes* » (homme, 35 ans, supérieur, Taza, ville nouvelle).

Ainsi les produits artisanaux, tout en étant mieux faits sont aussi chers. Le marocain moyen note que les produits artisanaux deviennent de plus en plus « *des produits de restes que seules les classes aisées se permettent d'acquiescer.* ».

La cherté des produits artisanaux est étroitement liée au savoir-faire qu'ils nécessitent et qui se fait de plus en plus rare, ainsi qu'au temps qu'ils demandent dans leur fabrication, en plus des prix élevés de leur matière première :

« *les produits modernes sont vite fait à l'aide des machines. Les produits artisanaux demandent plus de temps. Malgré cela, la qualité des choses traditionnelles est irréprochable. Les choses modernes qui sont vite faites se dégradent vite aussi. Un chérbil de l'artisanat peut durer jusqu'à cinquante ans alors que les sandales de l'industrie moderne se dégradent après un mois. Nos parents ne s'orientent pas de s'adapter à la moderne ils s'attachent leur tradition et sa sauvegarde.* » (femme, 19 ans, secondaire, Tinghir, rural).

L'artisanat n'est authentique et mieux confectionné que grâce à la minutie et à la patience des artisans. Le traditionnel est fait à la main, il est normal qu'il soit plus cher que les produits industrialisés :

« *les choses traditionnelles sont mieux du point de vue fabrication, les choses traditionnelles sont faites à la main, et sont donc plus complexes, tandis que les choses modernes sont faites par des machines d'où la cherté du traditionnel.* » (homme, 33 ans, primaire, Tinghir centre).

« *Les choses traditionnelles, bien que de plus en plus chères, sont de plus en plus adorées par ceux qui en apprécient la qualité et la valeur historique ou symbolique.* » (femme, 28 ans, supérieur, Fès, ville nouvelle).

Certains interviewés apprécient les produits traditionnels pour des raisons de goût et de valeur symbolique qui leur sont inhérentes :

« *Je préfère toujours les choses traditionnelles parce que j'adore le traditionnel qui est pour moi un symbole et un souvenir. Aussi lors que j'étais l'ait traditionnel me sens envahi par un immense bonheur.* » (femme, 23 ans, secondaire, Fès, ville nouvelle).

« *J'ai l'enlèvement du traditionnel que j'adore j'ai trouvé des choses que j'ai rendu qui ont beaucoup plus de valeur que dans ces anciens temps pour sauvegarder les coutumes et s'adapter et adapter de la même façon que mes ancêtres l'ait traditionnel en lui seul est celui que j'ose de continuer.* » (femme, 26 ans, secondaire, rural de Fès).

Les perceptions et représentations de l'artisanat et du savoir-faire artisanal ne sont pas toujours aussi claires. Aussi nous constatons parfois dans les propos recueillis des situations et des choix qui sont des amalgames. Dans certaines circonstances et certains moments, les gens préfèrent le traditionnel et dans d'autres le moderne. Ils font parfois l'éloge des deux. On peut aussi se rendre compte que le pur traditionnel n'est plus, ou qu'il est en voie de se moderniser :

*« l'artisanat se modernise aussi il nous faut plus de confiance en nous. L'artisanat est au ourd' ui aut enticit et odernit il est authentique parce que traditionnel. En couture, par exemple, on ne cesse d'apporter des touches nouvelles au niveau du style et de la confection. » (femme, 27 ans, collègue, Fès, ville nouvelle).*

Cette perception positive de l'artisanat et du savoir-faire artisanal, bien que dominante, ne fait pas l'unanimité. Certains interviewés n'hésitent pas à se faire une opinion plutôt négative des produits traditionnels, pour l'une ou l'autre des raisons suivantes :

- facilement dégradables (aspect qualité) ;
- plus chers (aspect économique) ;
- moins commodes (aspect usage).

*« Les choses traditionnelles sont traditionnelles. Elles ne sont pas bien finies, tandis que les choses modernes sont mieux du point de vue finition. Les touristes aiment les choses traditionnelles parce qu'elles sont anciennes et mal finies ; ils cherchent les choses qui leurs rappellent les choses d'antan. Du point de vue aspect extérieur, les choses traditionnelles sont meilleures, mais elles sont trop chères. Et c'est pour cela qu'elles sont dans les musées et la porte seule ent des touristes qui en connaissent la valeur. » (homme, 59 ans, analphabète, Tinghir, centre).*

*« Je préfère toujours les produits modernes parce qu'ils sont en accord avec notre époque, les choses traditionnelles ne sont pas faites pour notre temps, et ne sont valables pour les jeunes que pendant les cérémonies et fêtes. » (homme, 24 ans, secondaire, rural de Fès).*

*« Les choses traditionnelles sont utilisées seulement dans les occasions de fêtes, alors que les choses modernes sont utilisées tous les jours. »*

*« Le traditionnel ne sert que pour le tourisme et pour l'exploitation touristique ou commerciale dans les régions. Il n'est pas vraiment utile pour l'usage quotidien. » (homme, 49ans, Bac, Taza, médina).*

Ces perceptions critiques, bien que minoritaires dans notre échantillon, traduisent les multiples problèmes auxquels est confronté l'artisanat qui, bien que partout apprécié et bien qu'étant l'œuvre des gens du peuple (les artisans), semble devenir de plus en plus un artisanat d'élite économique et culturelle.

### 3. Perception de l'état du patrimoine et de l'action pour le sauvegarder

#### 3.1. Etat du patrimoine matériel et action pour le sauvegarder

##### 3.1.1. Le patrimoine architectural (monumental et ordinaire)

Après avoir essayé d'analyser la perception des interviewés par rapport aux composantes principales du patrimoine culturel, à savoir les sites et monuments historiques, les constructions habitées, le costume traditionnel, l'art culinaire et quelques formes de danses et de chants, on peut se demander maintenant quelle perception ont ces mêmes interviewés de l'état de ce patrimoine. Est-il en bonne santé ? Est-il dégradé ? ou est-il carrément en voie de disparition ?

Nous allons examiner, dans un premier temps, la perception de l'état du patrimoine bâti. Ensuite, nous analyserons la perception de l'état de l'artisanat. Puis nous traiterons, en troisième lieu, de la perception de l'état de certaines formes essentielles du patrimoine immatériel.

La tendance qui paraît dominante à ce propos est une perception plutôt négative, et ce pour plusieurs raisons. Le patrimoine est négligé, spolié, concurrencé et de plus en plus marginalisé dans les nouveaux modes de vie. Il est en voie de disparition. On sent que la société change profondément et que la dégradation des différentes composantes du patrimoine et la tendance à leur disparition, dans laquelle nous semblons fatalement installés, est une expression de ces changements. On pense également que rien de sérieux n'est fait pour arrêter cette tendance à la dégradation. Les anciennes valeurs, les traditions, les anciens chants, danses et paroles, l'habitat, l'habit et surtout l'artisanat sont concernés. Aussi le constat suivant d'un interviewé de Fès semble-t-il exprimer le sentiment général face à l'état du patrimoine et à l'action pour le sauvegarder « *le patrimoine est délaissé et négligé et en voie de disparition.* » (homme, 32 ans, secondaire, Fès, ville nouvelle).

Il est donc possible de relever dans les propos similaires concernant la perception de l'état du patrimoine que ce dernier ne se perd pas de lui-même mais du fait de l'action (ou de l'inaction) humaine. On ressent bien que les interviewés, tout en faisant l'état des lieux et en exprimant des doutes, nourrissent des reproches vis à vis des politiques publiques en matière de sauvegarde du patrimoine. Ils reconnaissent cependant l'apparition d'un certain regain d'intérêt pour le patrimoine culturel, mais ils considèrent que c'est trop tard, que ce n'est pas assez et pas assez régulier. Ils font état d'une disproportion entre le poids du mouvement de dégradation qui entraîne le patrimoine et le poids de l'action pour le sauvegarder.

Les interventions tardives ou qui n'arrivent pas nous paraissent à l'origine de l'apparition d'un vrai sentiment de perte du patrimoine qu'on remarque surtout dans les médina et les ksour traditionnels où ces pertes sont plus visibles et touchent essentiellement le bâti : ksour et demeures menaçant ruine ou totalement en ruine, murs fissurés qui ne tiennent plus que grâce à des étais en bois, etc

La perception de la perte du patrimoine dans le rural se ressent plus au niveau de l'immatériel. Pour le matériel, les gens parlent de pertes mais sans grand regret, étant donné que la grande majorité d'entre eux a déjà opté pour le moderne au niveau de l'habitat. Et c'est ce qui explique les réactions remarquées (et développées plus bas) dans les régions rurales amazigh ou certaines associations de sauvegarde du patrimoine ont vu le jour.

### 3.1.2 Perception de l'état du bâti ancien et de l'action de sauvegarde

Pour ce qui concerne l'état du bâti ancien, on constate que sa perception est dans la plupart des cas assortie à certaine appréciation de l'action menée ou de celle envisagée pour le sauvegarder. Mais, dans l'ensemble, on peut dire que deux tendances majeures se dégagent des propos des gens :

- une qui se contente de dresser l'état des lieux (tendance pessimiste) ;
- une qui voit positivement les actions (individuelles, associatives ou étatiques) entreprises et essaie d'en démontrer les retombées et bienfaits (tendance optimiste).

Mais ce qui domine à propos du patrimoine bâti est la perception pessimiste qui s'appuie sur plusieurs arguments :

*« c'est l'Etat qui impose les lois et c'est lui qui traîne le ministère de la culture à l'incapacité de restaurer le patrimoine dans toutes les régions. La restauration des kasbah et mausolées est de la responsabilité de l'Etat et si l'Etat impose un itinéraire raisonné pour s'occuper des restaurations les habitants ont l'accéder sans difficulté. »* (homme, 23 ans, baccalauréat, Ksar Afanour, rural de Tinghir).

*« Sans législation, organisation, rationalisation et intervention de l'Etat tout va se perdre. »* (homme, 33 ans, supérieur, Ksar Ait l'aj Ali, Tinghir).

« *Tout est délaissé et négligé* », l'expression leitmotiv de presque tous les entretiens est suivie d'une description « catastrophique » de l'état du patrimoine. Les autorités publiques sont mises en accusation : ce sont les étrangers qui s'occupent du patrimoine et de sa restauration, alors que les nationaux ne s'intéressent qu'à ce qui est rentable :

*« tout le patrimoine est délaissé, négligé, son état est désastreux, plusieurs choses du patrimoine disparaissent. Les étrangers et l'Etat s'occupent du patrimoine plus que nous. Pour les constructions leur cas est un peu différent : ce qui est rentable a été restauré et tout ce qui n'est pas rentable est laissé. »* (homme, 23 ans, baccalauréat, Ksar Afanour, rural de Tinghir).

*« Le patrimoine dans cette région et surtout en médina est délaissé et négligé, parce que les actions de restauration sont insuffisantes, et ne touchent qu'une infime partie de ce patrimoine. »* (femme, 22 ans, secondaire, Fès, ville nouvelle).

« Le patrimoine ce n'est pas les ruines. Les ruines c'est le patrimoine qui a été délaissé. Mais une fois restaurées et solidifiées ces ruines peuvent devenir un patrimoine intéressant pour nous et pour les générations futures (homme, 49 ans, baccalauréat, conservateur de musée à Taza, médina).

L'état du patrimoine est de la responsabilité de tous. Il est tout à fait évident que le déficit de conscience patrimoniale pousse les gens à restaurer n'importe comment. Aussi on remarque dans toutes les médinas comme dans tous les ksour encore habités des transformations et des interventions qui se font n'importe comment et sans aucun respect des règles de l'art. Les portes authentiques en bois des anciennes demeures sont remplacées par des portes en fer, et les murs des constructions historiques sont défigurés suite à une réfection sans souci des règles. Plusieurs éléments sont ici responsables : la pauvreté des gens, le manque de contrôle des autorités compétentes (ou le manque de textes législatifs), le manque de formation professionnelle ou le manque de conscience patrimoniale :

« si on a fait un intervention pour ce qui se trouve on n'aurait pas dû changer la porte originelle traditionnelle de cette maison qui était en bois, avec celle en fer que tu vois. L'installation des portes en fer dans les maisons du ksour est une destruction du patrimoine. Si un touriste étranger vient ici et qu'il trouve une porte en fer avec une serrure « américaine », on ne peut pas lui dire que c'est du patrimoine alors que la serrure est « américaine ». Le plus malheureux est que les portes originelles en bois sont maintenant dans les poubelles et c'est une véritable catastrophe. » (homme, 33 ans, supérieur, ksour Ait l'aj Ali, Inghir).

« Cette bibliothèque est un témoignage historique il s'agit d'une bibliothèque de la médina de Taza. Il aurait fallu l'entretenir et la restaurer l'identité. Les dernières réparations des murs (avec du griffé) ont vraiment porté atteinte à l'authenticité de la construction. Les actions de restauration ne doivent pas aller jusqu'à effacer les aspects originels des monuments. Aussi seule la porte d'entrée de cette bibliothèque qui garde encore son état original donne à cette construction son caractère historique. Il fallait refaire les murs en gardant leur couleur initiale comme celle des remparts « ismaéliens », qui gardent encore grâce à ça leur aspect historique et monumental. » (femme, 45 ans, Licenciée, bibliothèque municipale, Taza, médina).

« Lorsque je regarde ces constructions je me rappelle Taza, et je pleure les monuments de Taza qui se dégradent pour partout et parce qu'on est dans l'ignorance de restaurer les monuments qui se dégradent, comme on ne peut pas leur rendre leur première apparence. Bien que les remparts ismaéliens aient fait l'objet de restaurations importantes ce ne sont que des restaurations et les restaurations ont pour but essentiel la sauvegarde seulement car on ne peut jamais rétablir un monument à son vrai état initial. Le rempart ismaélien est construit de pierre et de terre ; et cette terre se perd avec le temps. » (femme, 45 ans, Licenciée, bibliothèque municipale, Taza, médina).

Il faut souligner à ce propos, comme il a été fait auparavant, que les deux éléments qui déterminent et influent véritablement sur les positions prises sont encore une fois le niveau d'instruction (proximité mentale avec le patrimoine) et le rapport physique avec le patrimoine (proximité spatiale). Le facteur âge devient plus pesant lorsqu'on se trouve devant des jeunes en situation privilégiée par rapport aux deux proximités : niveau scolaire élevé et résidence en médina ou dans les ksour, ou en rapport direct avec les métiers de l'artisanat.

A côté de cette perception critique et parfois alarmiste à l'égard du patrimoine bâti et des actions de sauvegarde entreprises, on constate une autre perception qu'on peut qualifier de réaliste. Ainsi les éléments de cette catégorie, qui se compose essentiellement de jeunes instruits, essaient de voir la moitié pleine du verre. On reconnaît que des actions visibles ont été entreprises, mais on sent qu'on ne fait pas encore tout ce qu'il faut faire.

*« Il y a des constructions qui sont en bon état, et qui fonctionnent normalement comme la mosquée Karaouine, le mausolée Moulay Driss, la bibliothèque araouine et il y a d'autres constructions qui sont en cours de restauration comme les remparts, comme il y a des monuments qui sont dans un état désastreux comme les maisons qui s'effondrent et tuent des gens. »* (femme, 28 ans, supérieur, Fès, ville nouvelle).

*« A mon avis, le patrimoine est en bon état ; la preuve, ces touristes qui viennent de toutes les parties du monde pour en profiter. Malheureusement s'il n'y avait pas la pauvreté on aurait pu en profiter avant les étrangers. »* (femme, 22 ans, collège, Fès, ville nouvelle).

*« Lors que je visite la médina il y a des opérations de restauration des remparts et de certaines autres constructions, comme il a été fait pour la mosquée Karaouine qui a été totalement restaurée. »* (femme, 27 ans, secondaire, Fès, ville nouvelle).

Le patrimoine historique bâti (monuments, ksour, médina et demeures) est perçu par la grande majorité des membres de notre population enquêtée comme en état de dégradation avancée et certains éléments de ce patrimoine sont actuellement en ruine. C'est le sentiment de perte qu'on décèle dans les propos recueillis. Cette perception « sinistre » de l'état du patrimoine, pour être modifiée, nécessite qu'on intervienne pour sauvegarder le patrimoine ou ce qu'il en reste.

La perception qu'on a essayé de décrire à travers les propos des interviewés montre la présence d'une double vision :

- l'une, critique, qui considère que le patrimoine est négligé, délaissé ;
- l'autre, réaliste, qui reconnaît l'effort fourni mais qui en minimise la portée étant donné la lourdeur de la tâche et l'immensité du chantier.

Une action de l'état plus soutenue et plus étendue est donc réclamée.

### 3.2. Etat du patrimoine immatériel et action pour le sauvegarder

#### 3.2.1. Artisanat et savoir-faire artisanaux

L'artisanat traditionnel est partout perçu comme en état de détérioration continue. Aussi si tout le monde admire et glorifie les produits de l'artisanat marocain pour leur authenticité, leur qualité, leur finesse et leur beauté, tout le monde est en même temps d'accord pour dire que ces produits authentiquement artisanaux deviennent de plus en plus rares et de plus en plus chers.

Une forte perception de déperdition du patrimoine artisanal est ressentie dans les ksour et chez les habitants de la médina de Fès surtout.

Le faux artisanat (l'artisanat des machines) et la concurrence des produits moins chers, et de qualité médiocre, souvent venus d'Asie, menacent l'artisanat marocain et le poussent à l'agonie.

En effet, il se dégage des interviews de ces deux sites le sentiment que l'artisanat est essoufflé par la concurrence des produits manufacturés vendus bon marché et qui imitent ou reproduisent les modèles de l'artisanat ancien.

*« L'artisanat a vu baisser les prix des produits de l'artisanat ; ils sont concurrencés par la mondialisation et les produits du bon marché. Si tu veux aller acheter le feron pour u'il te fa ri ue une ioc e il te faut au moins 400 dir a s alors u'une ioc e industrialis e ne co te ue dir a s oire oins encore. L'artisanat se perd parce u'il n' a pas de maâlmin artisans . I n' a pas de rel e. Plusieurs tiers de l'artisanat ont disparu comme les tiers de l'art. L'artisanat de grande patience et contente ent et a a n'e iste lus au ourd' ui. »*  
(homme, 23 ans, baccalauréat, Ksar Afanour, rural de Tinghir).

Le sentiment de perte développé plus haut est plus ressenti dans le domaine de l'artisanat. Les gens reconnaissent plus ou moins facilement que les choses authentiques auparavant fabriquées sur place sont maintenant produites ailleurs ou proviennent de l'étranger. Tous les métiers de l'artisanat sont bien cotés. Dans la conscience collective, il est impossible de concevoir un mariage ou une fête marocaine sans avoir recours aux artisans. C'est pour cela que certains métiers difficilement concurrençables (comme la couture traditionnelle) se portent encore bien. Mais plusieurs autres métiers ont disparu ou sont en voie de l'être :

*« Le trou est que l'artisanat est en régression. Il est devenu rare de discuter parce u'il n' a pas de chercheurs qui fassent valoir intellectuellement le*

*patrimoine, et qui démontrent les belles choses du patrimoine dans le réel. Les gens ne s'intéressent pas à ce qui est moderne ni à l'architecture moderne. Les gens ne sentent pas les odeurs modernes. Personne ne pense reproduire ou s'intéresser des gens des villages et des sources.* (homme, 24 ans, baccalauréat Tinghir, centre).

*« Les traditions sont très rares. On n'en trouve pas sur le marché. Les produits de la poterie nous intéressent maintenant de plus en plus alors qu'ils étaient faibles auparavant. Lors que l'on se rasera en terre et de temps en temps on se rase de plus en plus. C'est de plus en plus. On n'a rien. »* (femme, 45 ans, Licenciée, bibliothèque municipale, Taza, médina).

### 3.2.2. Chants, langues, danses, et autres expressions festives

Le patrimoine immatériel est plus menacé de disparition que le patrimoine matériel.

Aussi la perception de l'état de ce patrimoine est essentiellement ressentie dans les régions amazigh, où la perte du patrimoine est ressentie quotidiennement et dans les échanges ordinaires. La langue amazigh semble dans certaines régions rurales - constituer un baromètre à l'aide duquel on mesure la perte que subit le patrimoine :

*« Le patrimoine oral a disparu c'est le temps de patrimoine qui a souffert le plus. Tout a changé : les outils, les danses, les chants. La langue aussi a souffert des changements : plusieurs termes ont disparu. Certains amazigh ne comprennent pas au jour d'aujourd'hui si tu leur parles à l'extérieur s'ils le parlent car ils ignorent toute une terminologie amazigh, surtout celle se rapportant au folklore. Le patrimoine matériel est ici le alors que l'immatériel est inconnu. C'est pour cela qu'il disparaît sous nos yeux sans que personne ne s'en rende compte. »* (homme, 23 ans, baccalauréat, Ksar Afanour, rural de Tinghir).

Dans ces régions amazigh, on observe un certain retour aux sources et la naissance d'une conscience patrimoniale qui semble constituer une réaction visant à stopper le processus de perte et à favoriser le développement d'un processus de patrimonialisation de plus en plus soutenu dans ces régions :

*« Ici en tant qu'Amazigh je ressens que mon patrimoine est en voie de disparition parce qu'il est totalement inconnu. Il a disparu à l'extérieur qui ont honte de parler leur langue dans une autre ville, parce qu'ils ignorent l'importance et la considèrent comme une langue qui ne leur sert rien en matière de développement. Ici on parle à l'extérieur et de temps en temps on ne la connaît pas et l'on se sent fier parce que ça donne une supériorité par rapport à eux, je*

*« a trise et arle une lan ue u'ils ne connaissent as. »* (homme, 35 ans, supérieur, Taza, ville nouvelle).

*« Je ne connais aucune tentative de protection ou de sauvegarde du patrimoine, à l'exception de l'initiation de la commune rurale de Ain Chgag depuis quelques années concernant l'organisation d'un festival pour l'art de danse ahidouss »* (homme, 38 ans, primaire, rural de Fès).

*« ces derniers temps les enseignants s'attachent à s'attacher au patrimoine ; et ce à travers la création de groupes modernes d'ahidous, comme nous remarquons un retour à la langue tamazight. »* (focus group avec six membres du bureau de l'association « Adrar pour le développement et l'environnement » à Tahla, Taza).

Le sentiment de perte de l'immatériel n'est pas exclusif aux régions amazigh. Ainsi plusieurs personnes d'autres sites ont évoqué la disparition de certaines formes expressives traditionnelles aujourd'hui introuvables et irrécupérables :

*« Dans notre patrimoine oral à Taza il y avait une sorte de chant dit tahwaf (تحواف) qui était une sorte de mawamil (مواويل) chantées par les femmes seules dans un cadre spirituel soufi. Ce type de chant a complètement disparu. La dernière femme qui le chantait est morte ; et je ne sais pas si nous possédons ou non des enregistrements de ce patrimoine. »* (homme, 49 ans, baccalauréat, conservateur de musée à Taza, médina).

#### 4. Perception du rapport patrimoine/tourisme

Le rapport patrimoine/tourisme est un aspect incontournable pour celui qui cherche à comprendre le rapport de la population au patrimoine. Le touriste est au cœur de la perception du patrimoine. Il est présent dans tous les aspects de la problématique du rapport au patrimoine. Aussi nous a-t-il semblé intéressant d'essayer de déceler la perception que se font les gens de ce rapport. Le rôle du tourisme étranger dans la découverte et la revivification du patrimoine est incontestable. C'est partout l'étranger qui fait découvrir aux autochtones leur patrimoine. Les touristes qui viennent dans un pays quelconque cherchent d'abord à découvrir ce qui lui est authentique, spécifique, c'est-à-dire son patrimoine.

La perception qu'on découvre à partir des entretiens réalisés est là aussi partagée entre une version positive et une version négative. Ceux qui perçoivent l'apport positif du tourisme en ce qui concerne le patrimoine mettent en exergue le rôle du tourisme dans la revivification et l'animation de l'artisanat et des sites et monuments historiques (achats de produits artisanaux et péage de droits de visite). C'est le tourisme bénéfique qui a beaucoup contribué et contribue encore au regain d'intérêt remarqué pour certains produits de l'artisanat, comme pour le tapis par exemple :

*« des gens ont appris à travers leurs contacts que plusieurs étrangers se renseignent sur certains produits locaux en l'occurrence le tapis waraini et l'handira et c'est à lui a redonné une valeur à ces produits surtout lorsqu'ils ont su à travers les médias que le tapis waraini est exposé en permanence dans un musée de Vienne. »* (focus group avec six membres du bureau de l'association « Adrar pour le développement et l'environnement » à Tahla, Taza).

Les touristes apprécient le patrimoine et connaissent mieux que certains nationaux sa valeur. C'est la raison pour laquelle certaines initiatives de rénovation et de revivification ont été entreprises parce qu'économiquement rentables. Certains vont jusqu'à dire que :

*« c'est l'existence du tourisme qui a permis de sauver le patrimoine parce que les touristes étrangers ont le goût du patrimoine, il leur plaît beaucoup et c'est ce qui a permis de le sauver. »* (homme, 43 ans, primaire, Ksar Asfalou, rural de Tinghir).

*« Ce sont les touristes étrangers, entre nous, qui apprécient le patrimoine à sa juste valeur. Nous Marocains nous n'avons pas assez de pain pour remplir nos ventres. »* (femme, 54 ans, primaire, Fès, ville nouvelle).

L'intérêt apporté au patrimoine et certaines initiatives de restauration sont parfois perçues comme étant entreprises pour répondre aux attentes des touristes d'abord. Mais le patrimoine en bénéficie :

*« on ressent actuellement un certain intérêt pour le patrimoine. Mais c'est lent et il n'intéresse pas les sites ou constructions à vocation touristique. Parce que ça coûte cher et elle a une fonction touristique se doit de servir les intérêts d'entretien ; et c'est pour cela qu'on n'intéresse pas les arts. Parce qu'au lieu de consacrer à ses randonnées dans la nature la ressource qui attire le touriste c'est les recherches historiques »* (homme, 49 ans, baccalauréat, conservateur de musée à Taza, médina).

Mais, à côté de cette perception positive, pointe une perception plus nuancée, voire négative. Le tourisme pour le patrimoine semble une arme à double tranchant. Ainsi on peut remarquer, dans la médina de Fès et à Tinghir, une forte relation positive entre tourisme et patrimoine, à travers les ventes de produits de l'artisanat et l'ouverture de plusieurs bazars, restaurants, et maisons d'hôtes toutes destinées aux visiteurs étrangers. On découvre en même temps et dans les mêmes lieux une perception opposée qui voit d'un autre œil cette relation tourisme patrimoine, et qui nous invite à plus de prudence :

*« sans conscience, le tourisme va conduire à la destruction du patrimoine. Le touriste donne de la valeur au patrimoine, et le patrimoine vit du tourisme. Mais si on se contente de cette simple équation économique on risque de détruire ce patrimoine : transformer notre héritage patrimonial en simple marchandise à vendre c'est contraindre le folkloriser » et à le défigurer ; les générations futures n'auront plus rien de quoi se fier »* (focus group, Tinghir)

La perception négative ici exprimée et que l'on peut qualifier de mesurée se transforme dans certains cas en perception franchement négative. Le tourisme devient objet de divers reproches et accusations. Ainsi certains interviewés n'hésitent pas à déclarer que notre patrimoine est en voie d'être dérobé et expatrié par les touristes étrangers :

*« toutes les choses patrimoniales ont été vendues aux étrangers. Rares sont ceux qui conservent ces choses anciennes l'éclosion des richesses. Mais les auteurs eux, ils ont tout vendu aux étrangers. Si tu veux voir notre authenticité (açala), il faut que tu ailles en France ou ailleurs dans l'un des pays riches dont les touristes viennent en masse au Maroc. Cet acte de piraterie du patrimoine conduira à réduire le tourisme. »* (homme, 33 ans, supérieur, Ait l'aj Ali, Tinghir).

Ce ton accusateur devient plus nuancé et plus grave lorsqu'on considère que le patrimoine est en train de changer de main sur place, ici même. Les touristes étrangers ne se contentent plus maintenant d'acheter du patrimoine mobile (bijoux ; ustensiles, ou autres objets divers ). Ils achètent désormais de l'immobilier, et en particulier les maisons historiques anciennes. Ces achats, qui sont perçus par certains intellectuels comme faisant partie du processus de gentrification que connaissent toutes les cités historiques du monde, sont vus par les habitants comme un acte de spoliation du patrimoine. L'arrivée en masse d'étrangers qui achètent les demeures historiques à des prix qui défient toute concurrence de la part d'acheteurs locaux potentiels ne pose problème que parce qu'il s'agit du patrimoine :

*« le patrimoine fassi est en voie de disparition, je ne comprends pas pourquoi certaines personnes vendent leurs maisons à des étrangers qui ne connaissent ni*

*leur histoire ni leur valeur. La maison c'est quelque chose qui immunise contre tout mal possible. Les étrangers (n'sara) ne cessent de séduire les marocains avec leur argent pour jouir de leur patrimoine. Si cela continue comme ça tout le monde ou presque finira par vendre sa maison en médina. » (femme, 21 ans, supérieur, Fès, médina).*

Ce processus de gentrification que connaît la médina de Fès (à l'instar de toutes les autres médina du Maroc) est parfois perçu positivement, car il a contribué effectivement à accroître significativement la valeur marchande des maisons et par conséquent leur valeur patrimoniale. C'est sous l'effet de ce phénomène que la valeur des maisons a grandi aux yeux de leurs propriétaires et qu'ils les voient aujourd'hui différemment. Mais le plus inquiétant pour certains interviewés est la grande différence et l'inégalité flagrante entre les deux positions sociales de l'acquéreur (souvent riche) et du vendeur (souvent pauvre). Une inégalité dont le poids finit par faire céder le plus faible au profit du plus fort (le plus riche), sous l'effet séducteur irrésistible de l'argent auquel, lorsqu'on est pauvre, rien ne résiste, ni liens affectifs, ni liens spirituels :

*« notre patrimoine est solide c'est nous qui sommes les arceue nous raffinons l'argent au patrimoine. Les étrangers achètent les maisons anciennes, des intermédiaires sont dans tous les cafés, ils détruisent le patrimoine et assassinent nos espoirs d'argent. » (femme, 40 ans, collègue, Fès, médina).*

*« Oui, il y a perte du patrimoine, et ça se répercute essentiellement sur les vieux, plus que sur les jeunes arceue ils ont cassé toute leur identité dans ce patrimoine. Même si on nous a contacté et proposé de vendre cette maison traditionnelle où nous sommes ; mais pour la mémoire des parents nous avons refusé de la vendre. » (femme, 70 ans, analphabète, Fès, médina).*

## Conclusion

La perception du patrimoine est le plus souvent une perception complexe (composite) et dépend du type de patrimoine concerné. Lorsqu'il s'agit par exemple du patrimoine bâti, les personnes interrogées déplorent son état actuel, tout en lui conférant la valeur de témoignage du passé qui est la sienne. Aussi la perception qui est construite à l'égard du patrimoine n'est pas, sans doute, une perception fixe, stable ou définitive. Ainsi a-t-on remarqué dans les différents sites de l'enquête la manière dont les interviewés suivent et apprécient toute action de sauvegarde et comment certaines personnes adhèrent facilement à ce regain d'intérêt pour le patrimoine et les choses patrimoniales. La perception négative découle dans une large mesure du manque d'intérêt pour le patrimoine et de l'absence ou de la faiblesse de l'action éducative collective en la matière.

L'intérêt pour le patrimoine se fait sentir de plus en plus dans les milieux touchés par cette action. C'est l'apparition d'un processus de patrimonialisation qui se traduit par la recherche et l'appropriation de certains éléments considérés comme patrimoine. L'effet de cette perception positive développée à l'égard du patrimoine se traduit par une certaine valeur ajoutée que la conscience collective commence à attribuer à ces éléments (produits artisanaux de décors, manuscrits, chants, danses, ustensiles ou autres objets hérités des parents...).

Une fois qu'un élément de notre quotidien est classé comme patrimoine, sa valeur n'est plus mesurée par ce qu'il vaut comme marchandise (valeur marchande) :

*« je vois que toute personne possédant quelque chose de patrimonial ne va pas la vendre. Et elle devrait faire de son mieux pour la sauvegarder et la maintenir en bon état et s'il arrive qu'elle se dit riore ou s'effrite on la laisse là ou elle sans jamais penser à la vendre. »* (femme, 45 ans, Licenciée, bibliothèque municipale, Taza, médina).

Ceux qui vendent les choses anciennes qu'ils possèdent ou dont ils ont hérité ne leur reconnaissent donc pas le statut de patrimoine. Ce statut s'acquiert au cours d'un processus de patrimonialisation qui n'a pas encore touché toutes les couches et régions du pays, mais qui se manifeste fortement dans certains milieux urbains et ruraux (berbérophones surtout) et dans certains milieux à vocation touristique (Tinghir, médina) où le rapport tourisme patrimoine ne cesse de produire ses effets positifs et négatifs aussi). Dans tous les contextes à forte charge patrimoniale on assiste aujourd'hui aux prémices d'une action de socialisation patrimoniale de plus en plus importante et qui vise la revivification, la sauvegarde et la diffusion des cultures locales (traditions, langues, chants, danses, objets, outils et savoir-faire en voie de disparition, ou menacés de disparition). Les membres d'associations actives contactées à Ahla, (rural de Taza) Tinghir et Ain Chgag (rural de Fès) agissent dans ce sens avec un enthousiasme porté essentiellement par une élite locale - intellectuels, diplômés, et membres actifs d'ONG. Celle-ci a eu le mérite d'enclencher et de nourrir cet élan de patrimonialisation, ce retour de la conscience patrimoniale qui a un impact certain sur la perception du patrimoine et l'attitude à son égard. Les raisons de cette renaissance

d'une conscience patrimoniale s'expliquent par plusieurs facteurs dont l'un des plus importants est le climat politique favorisant une vision plurielle de l'identité nationale et de ses expressions.

*« Depuis les années 90, le regard des gens vis-à-vis du patrimoine a changé et ce, grâce à l'action de certaines associations s'intéressant au patrimoine. Avant les années 80 les gens pouvaient facilement vendre toutes les choses patrimoniales, parce qu'ils n'ont pas eu conscience de leur valeur patrimoniale. Aujourd'hui nous assistons à un retour de la conscience patrimoniale dans la région. C'est la violence du contexte qui a entraîné ce regain d'attention pour la chose patrimoniale. » (Focus group avec six membres du bureau de l'association « Adrar pour le développement et l'environnement » à Tahla, Taza).*

Si l'on examine la perception négative à l'égard du patrimoine ressentie à travers notre enquête, on peut affirmer que cette perception est plus claire parmi les personnes analphabètes, les plus âgées et les habitants des régions rurales sans traditions vestimentaires ou architecturales ancrées dans l'histoire, ou celles éloignées des ksour et des cités traditionnelles. Bien que cette perception négative soit plus nette et plus soutenue parmi ces populations, il faut souligner qu'elle reste relative, car elle ne concerne pas toutes les composantes du patrimoine, et se focalise essentiellement dans un certain milieu rural. C'est ce qui fait que la prépondérance de certaines tendances critiques vis-à-vis du patrimoine et de son état actuel prenne souvent l'allure d'une préférence pour le moderne - sans pour autant bannir tout le patrimoine, dont la composante immatérielle reste toujours objet de vénération et continue de constituer la référence en matière d'arts d'expression (chants, danses, langue), comme en matière de traditions et de relations sociales (respect, solidarité, retenue). C'est le plus souvent le type de patrimoine auquel on se réfère chaque fois pour faire l'éloge des modes de vie comme des relations et valeurs sociales d'antan.

## Chapitre 1

### Attitudes à l'égard du patrimoine culturel

Les chapitres précédents nous ont permis de saisir la définition que donne la population enquêtée du patrimoine culturel, d'évaluer son niveau de connaissance de ce patrimoine, puis la perception qu'elle en a. Le présent chapitre traite la problématique du rapport de la société au patrimoine sous un autre angle, celui, non plus des représentations mentales et de la connaissance abstraite, mais des attitudes concrètes, des pratiques et usages. Notre réflexion est structurée autour de trois questions : quelles attitudes concrètes les marocains ont-ils à l'égard de leur patrimoine ? Quelles pratiques en ont-ils ? Quels usages en font-ils ?

Il s'agit de faire l'état des attitudes concrètes des marocains à l'égard de leur patrimoine culturel. Mais nous essaierons en même temps de saisir le sens que revêtent ces attitudes aux yeux de leurs acteurs. Car le sens qu'ont ces actes et comportements pour leurs acteurs importe pour notre analyse au moins autant que les actes eux-mêmes.

Notre analyse du thème spécifique de ce chapitre procédera de la même manière que dans les chapitres précédents. Nous commencerons par examiner les attitudes pratiques à l'égard des différentes composantes du patrimoine, c'est-à-dire le patrimoine matériel d'abord, puis le patrimoine immatériel ensuite.

#### 1. Attitudes à l'égard du patrimoine matériel

##### 1.1. Le patrimoine architectural

###### 1.1.1. Les sites et monuments historiques nationaux

Quelles attitudes pratiques les différentes composantes de la population enquêtée adoptent-elles à l'égard du patrimoine architectural monumental et des sites historiques prestigieux ?

Nous obtenons d'ores et déjà une confirmation de la tendance observée lors de l'analyse de la connaissance et de la perception du patrimoine culturel en ce qui concerne le patrimoine architectural monumental et les sites prestigieux. On l'a vu, ils sont connus et une valeur précieuse leur est reconnue. Cette valorisation se confirme par une attitude pratique de fréquentation assez générale.

En effet, une bonne partie des interviewés, toutes catégories de population confondues, a visité au moins un monument ou un site historique national, soit classé patrimoine national, soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial. Celles et ceux qui n'ont visité aucun monument ni site historique sont des personnes qui n'ont pas la possibilité matérielle de le faire, des femmes âgées vivant dans des contextes traditionnels ou des personnes pauvres du milieu rural qui ont peu l'occasion de voyager.

Les monuments nationaux les plus visités sont par ordre de fréquence : la tour Hassan, la Koutoubia, ensuite le mausolée Mohamed V, en quatrième lieu, la médina de Fès, la Karaouyne et Oualili. Viennent ensuite la muraille de Taroudant, Bab Boujloud, la médina de Marrakech, la Menara, Jamaâ Lafna, Loudaya, Ksar Ait Ben Haddou, la kasbah de Taourirt et la mosquée Hassan II.

Cette tendance positive est, toutefois, relativisée par quelques cas rares ne trouvant aucun intérêt à fréquenter les monuments et les sites historiques. Voici deux extraits d'entretiens qui illustrent cette attitude négative :

- « *je suis très occupé, je passe le plus clair de mon temps à voyager dans le cadre de mon travail auquel je consacre tout mon temps. Alors flâner dans des monuments, ce n'est pas pour moi !* » (homme, 35 ans, primaire, Fès, quartiers restructurés).

-« *les monuments ne sont pas pour moi ! Moi demande-moi plutôt si je vais en boîte ou si je vais au cinéma !* » (Homme, 18 ans, baccalauréat, Fès, quartier villas).

Il faut distinguer deux sortes de fréquentation des monuments historiques. D'un côté, la visite de ceux qui viennent de loin et, d'un autre côté, la fréquentation régulière de ceux qui habitent à proximité de ces monuments. Distinguons aussi dans les monuments visités ou fréquentés, d'une part ceux qui ont des fonctions sociales, culturelles ou cultuelles dans la vie de tous les jours, comme les grandes mosquées utilisées pour les cinq prières quotidiennes, et d'autre part ceux qui n'ont plus pour fonction que de recevoir les touristes comme la tour Hassan, le Palais Badiâ ou le site de Oualili par exemple.

#### 1.1.2. Les monuments et sites historiques locaux

Il n'est pas d'attitudes pratiques à l'égard des monuments historiques locaux ont été observés lors de notre enquête. Il y a d'abord celle des habitants des médina de Fès et de Taza, villes anciennes qui regorgent de monuments prestigieux que les habitants visitent en affichant la fierté de le faire. Les monuments de ces deux villes, surtout les

lieux de prière, Moulay Dris et la Karaouyne à Fès et la grande mosquée à Taza sont souvent visités, voire régulièrement fréquentés par leurs habitants.

Une deuxième attitude est celle des habitants des ksour de la vallée du Todgha qui ont une pratique moins fréquente et moins systématique du patrimoine bâti local que celle des habitants de Fès et de Taza, mais bien plus importante que celle des enquêtés du milieu rural de Fès et de Taza, berbérophones et arabophones confondus. Ce qui semble tout à fait logique étant donnée la nature des constructions dans les contextes ruraux où s'est déroulée notre enquête, à savoir les éni Ouara ne, près de ahla, ouhallou, dans l'arrière pays de Taza, les At A ache à An Chgag et ouar hrabcha à Aïn Chkef, aux alentours de Fès. Il n'y a pas de constructions monumentales mais essentiellement des baraques sommaires qui ne présentent aux yeux de nos interviewés aucun intérêt patrimonial.

### 1.1.3. Attitudes vis-à-vis de l'habitat traditionnel

Si les monuments prestigieux font souvent l'objet d'une magnification, lorsqu'il s'agit d'habiter une maison construite avec des matériaux et selon le mode de construction traditionnel, l'attitude devient mitigée, voire franchement négative.

Au niveau de l'affect, de la représentation perceptive, comme analysé ci-dessus (cf. chapitre 3), le rapport avec le bâti ancien est plutôt mitigé, même si la perception positive l'emporte globalement. On vante les qualités esthétiques de la maison traditionnelle, la beauté de ses *zellij*, de ses fontaines, de ses portes majestueuses. Comme on loue sa fonctionnalité, son étanchéité et son isolation thermique ainsi que la polyvalence de ses espaces. C'est à Fès que l'on rencontre les attitudes les plus positives présentes aussi, mais dans une moindre mesure à Taza. Dans les ksour de l'oasis de Todgha, les aspects esthétiques étant peu développés, on loue des avantages fonctionnels : les qualités d'isolation thermique des matériaux et du mode de construction traditionnels. Mais on parle aussi du contexte physique sain qu'ils représentent, des odeurs revivifiantes de la terre, etc.

Par contre, lorsqu'il s'agit d'assumer cette perception plutôt positive à travers une attitude pratique, c'est le rejet de la maison traditionnelle qui l'emporte. On n'habite les maisons traditionnelles que si on n'a pas le choix ou si notre condition socio-économique nous y accule. « *Nous qui « n'avons pas », nous voici dans la terre « fi trabe » ceux « qui ont » ils sont dans le ciment.* ». (femme, 50 ans, analphabète, Asfalou, rural, Tinghir).

Mais cette tendance à préférer habiter dans des constructions nouvelles faites avec des matériaux modernes (ciment, béton armé, etc.) doit être nuancée pour le cas de la médina de Fès où la valeur marchande des maisons traditionnelles a connu une hausse importante ces dernières années, du fait en particulier de leur affectation à des fonctions commerciales et touristiques. En effet, plusieurs des habitants de ces maisons affirment y demeurer par choix et non plus par obligation.

## 1.2. Attitude l'égard du patrimoine mobilier et des musées

Nous allons distinguer dans le patrimoine culturel mobilier, celui qui est mis en musée et qui n'est pratiqué que dans le cadre de visites touristiques, du patrimoine mobilier encore en usage dans la vie courante.

### 1.2.1. Visite des musées

Comme nous l'avons souligné plus haut (cf. chapitre 1 sur la connaissance du patrimoine), la connaissance même de l'existence des musées est très limitée chez nos interviewés. La fréquentation de ces lieux de préservation du patrimoine mobilier est encore limitée. Très peu d'interviewés ont visité des musées et ceux qui l'ont fait n'ont guère dépassé une seule visite d'un seul musée.

### 1.2.2. Le patrimoine matériel mobilier en usage dans la vie courante

Les objets considérés, perçus comme objets patrimoniaux et utilisés dans la vie courante sont surtout les objets issus du savoir-faire artisanal, ustensiles de cuisine, objets d'ornement et de décoration, outils de travail dans tel ou tel métier pratiqués selon des méthodes traditionnelles. Mais c'est surtout les objets utilisés pour la décoration et l'embellissement des espaces intérieurs des habitations qui sont perçus comme des objets patrimoniaux, recherchés, acquis et utilisés comme tels.

#### 1.2.2.1. Conservation des objets hérités des parents

Nous avons observé, une tendance forte à la conservation de l'héritage des parents, surtout lorsqu'il s'agit d'une maison où l'on sent l'odeur des parents, de bijoux ou de costumes. L'acte de garder est souvent investi d'une charge affective et symbolique plus ou moins forte. Mais cette tendance qui transcende toute sorte de déterminismes est néanmoins contrecarrée par quelques positions liées en particulier à la pauvreté. On fustige l'insignifiance du patrimoine légué par les parents « *ils ne nous ont laissé que la*

*misère.* ». « *ans le esoin ce ui i orte c'est de arer au plus urgent, le reste vient après.* » (femme rurale, 42 ans, des Aït Ayache, primaire).

#### 1.2.2.2. Conservation des objets traditionnels et initiatives de muséification informelle du patrimoine mobilier

Il y a peu de musées au Maroc, et dans certains des sites où s'est déroulée notre enquête, il n'en a aucun, ni public ni privé. Mais, nous avons observé des initiatives de collection et de « muséification informelle » des objets patrimoniaux. Ainsi dans la région de Tahla (Béni Ouarayne), plusieurs interviewés nous ont rapporté les cas de personnes qui constituent chez eux des « coins musée » où elles disposent les objets patrimoniaux collectés. Ces attitudes qui prennent chez certains la forme de création d'un coin musée à la maison peuvent donner lieu à des initiatives de plus grande envergure comme celle de créer carrément un musée privé. C'est ce que nous avons observé dans la localité de Tinjdad (ville voisine de Tinghir) où deux musées ont vu le jour ces dernières années. L'un est monté par un ressortissant espagnol et l'autre par un ressortissant marocain : sont reconstitués les modes de vie et de production locaux.

## 2. **Attitudes l'é gard du patrimoine culturel**

Quelles sont les attitudes pratiques adoptées à l'égard du patrimoine immatériel ?

On peut faire le constat d'un mouvement de revivification du patrimoine immatériel à travers une pratique plus active et une attitude plus positive à son égard. Traditions populaires, rituels, musiques, chants, danses, langues, toutes les formes du patrimoine immatériel qui avaient commencé à être abandonnées au profit de produits culturels modernes, connaissent une dynamique de revivification, un regain de valeur sociale soit de manière spontanée, soit de manière plus ou moins organisée, en particulier à l'initiative d'ONG.

C'est chez les populations berbérophones que l'on observe le retour le plus soutenu et le plus chargé de sens à la revivification du patrimoine culturel immatériel. Ainsi les pratiques festives traditionnelles, danses, chants, repas, costumes, qui, depuis les années 1980, commençaient à disparaître des fêtes, familiales en particulier, au profit de pratiques festives modernes sont aujourd'hui l'objet d'un véritable engouement dans plusieurs des sites où nous avons enquêté.

Cet engouement s'exprime en premier lieu par rapport aux tenues vestimentaires qui, il faut le rappeler, sont les moins touchées par l'érosion qu'a connu le patrimoine pendant ces trois dernières décennies.

Le sens qu'a pour les interviewés l'usage des habits traditionnels est souvent celui de leur donner un sentiment d'être eux-mêmes, d'être en pleine conformité avec leur identité « *lorsque je mets rdi je me sens moi-même. Je ne peux pas imaginer sortir sans rdi c'est comme si je sortais sans habits.* » (femme, 28 ans, collègue, Ihartane, Tinghir).

L'art culinaire : la cuisine marocaine est, parmi les composantes du patrimoine, une des mieux sauvegardées. Dans chacun des sites où s'est déroulée notre enquête, les personnes interrogées parlent abondamment des délices de la cuisine locale et nationale traditionnelle qu'ils pratiquent encore régulièrement. En plus bien sûr des plats communs à toutes les régions, le couscous et le *tagine*, chaque région dispose d'un patrimoine culinaire très riche encore en usage.

#### **Attitudes pratiques à l'égard de la sauvegarde**

L'on peut distinguer aussi dans les attitudes pratiques à l'égard du patrimoine des attitudes positives et des attitudes négatives, des attitudes d'adoption, de sauvegarde et de promotion et des attitudes de désintérêt, voire de rejet.

Ainsi, si la majorité des personnes interviewées dans le cadre de notre enquête montrent les signes d'une conscience patrimoniale évidente, peu parmi eux sont actifs dans des organisations de sauvegarde. Seuls quelques militants agissent de manière organisée dans le pays des Béni Ouarayne, dans celui des Aït Ayyache et dans celui des Aït Atta pour sauvegarder le patrimoine culturel immatériel (en particulier *ahidous* et la langue amazigh). A Fès et à Taza, il y a des associations qui s'intéressent à la sauvegarde, mais dans le cadre de projets de développement peu centrés sur la sauvegarde.

#### **4. Tourisme et attitude pratique à l'égard du patrimoine**

L'attitude pratique est liée au tourisme et au gain économique. Certains interviewés affirment que ce sont bien les touristes qui savent apprécier le patrimoine « *houma li kayârfou bihakkou* ». Ce sont les touristes aussi qui recherchent le patrimoine, c'est-à-dire ce qui est typiquement marocain, ce qui représente la culture marocaine, ou qui veulent habiter les maisons traditionnelles. A Tinghir, c'est un étranger d'origine espagnole qui a restauré une prestigieuse kasbah d'un cad de la période coloniale. Et c'est lui qui a créé un musée dans la ville voisine de Injdad.

Un fait anecdotique, relaté par plusieurs interviewés, illustre bien l'impact de l'attitude de l'étranger sur celle du marocain à l'égard de son patrimoine. On attribue aux touristes le

rôle de revivification du patrimoine et de transformation du regard aussi bien que de la pratique du marocain du patrimoine. Après avoir fait le constat de la disparition des pratiques traditionnelles dans les mariages, en particulier le rituel de *rouah*, c'est-à-dire du passage de la maison parentale à la maison maritale, qui jadis se faisait sur un cheval, selon un rituel bien connu, pratiqué dans les différentes régions du Maroc, avec des variantes plus ou moins différentes les unes des autres, mais avec une trame commune chez tous. Avec l'accès de certaines couches sociales à la voiture c'était devenu un signe de distinction sociale, un signe de réussite que de faire voyager la mariée de la demeure de ses parents à celle de son mari dans une voiture convoyée par autant de véhicules que possible à grands coups de klaxon. Puis un jour, un fiancé se mariant avec une tinghiri a émis le souhait qu'elle lui soit amenée selon la tradition ancestrale, sur un cheval qui a été décoré de la plus belle manière. On insiste sur le fait que c'était un mariage inoubliable et que depuis s'est opéré un retour vers les rituels traditionnels dans le mariage et que tout le monde maintenant veut que la mariée monte à cheval.

## Conclusion

En conclusion, pour conclure ce chapitre, que lorsque l'on observe les pratiques et les usages faits du patrimoine, tels qu'ils ressortent de notre enquête, nous nous trouvons face à un tableau contrasté. Le fait qui domine cependant est une attitude pratique de promotion des produits que l'on peut qualifier de patrimoniaux en général. Cependant cette tendance doit être nuancée selon plusieurs facteurs.

Le type de patrimoine d'abord : l'attitude pratique à l'égard d'un monument historique prend rarement la forme d'une visite touristique, car cette attitude est considérée comme inappropriée pour l'autochtone. Ce sont les touristes qui vont visiter les monuments historiques. Mais cette nuance n'est pas valable pour les jeunes et pour la population qui pratique le tourisme. Les jeunes, tout comme les catégories aisées et instruites qui pratiquent le tourisme, affirment visiter les sites et les monuments historiques prestigieux des autres villes et des autres régions. C'est ainsi que plusieurs des interviewés de Tinghir affirment connaître et avoir visité Ksar Aït Ben Haddou, classé sur la Liste du patrimoine mondial, mais aussi des sites et monuments situés plus loin, la Koutoubia à Marrakech, la tour Hassan à Rabat, la mosquée Hassan II à Casablanca

La visite des monuments historiques reste plus limitée chez les femmes que chez les hommes, chez les vieux que chez les jeunes.

C'est dans le domaine de la pratique du patrimoine immatériel que s'observe la partie la plus visible du mouvement de patrimonialisation à l'œuvre dans la population marocaine en général et dans la composante berbérophone en particulier.

En effet, nous avons observé deux types de dynamiques patrimonialisantes à l'égard de l'héritage immatériel, en particulier celui jadis utilisé lors des occasions festives. Lors des fêtes familiales par exemple, on était passé dans plusieurs régions à une musique moderne, des Jouks, avec sonno ou la chaîne. Les rituels tels que le déplacement de la mariée vers sa demeure conjugale à cheval avaient été abandonnées au profit de la voiture et du déplacement mécanisé. Aujourd'hui l'engouement pour la revivification de ces rituels est évident.

## Conclusion Générale

Partis à la recherche de la connaissance, de la perception et des attitudes pratiques des marocains à l'égard de leur patrimoine, c'est une dynamique globale de patrimonialisation que nous avons rencontrée. Une dynamique de patrimonialisation à l'œuvre dans la société marocaine qui donne un sens particulier à chacune des composantes de l'objet de cette étude et aux liens entre elles.

Construit à la fois avec les connaissances existantes sur le sujet et au contact avec le terrain, notre étude se présente donc comme l'étude du processus de patrimonialisation à l'œuvre dans la société marocaine. En cette période historique de son évolution, ses formes et son contenu, ses vitesses et les appuis qu'il se donne en termes de représentations, d'attitudes mentales ainsi que les résultats concrets auxquels il aboutit en ce qui concerne le changement d'attitudes pratiques de la population à l'égard du patrimoine. Ce mouvement aboutit-il à une pratique plus soutenue du patrimoine, en terme d'usage, de fréquentation, de valorisation et de sauvegarde, ou demeure-t-il au niveau de la perception abstraite, sans influence concrète sur le comportement quotidien, sur la pratique ?

Nous avons donc cherché d'abord à identifier et à circonscrire les frontières du patrimoine dans l'imaginaire du marocain moderne aujourd'hui. Qui a accédé à la sphère de patrimoine, à cette zone chargée de valeur et d'affects, que l'on nomme le patrimoine et qui confère à certains objets, à certains lieux, à certaines pratiques, une signification et une valeur qui les sortent du monde de l'ordinaire pour les introduire dans le monde de ce qui est précieux, de ce qui mérite d'être préservé, sauvegardé ?

Certes cette dynamique de patrimonialisation n'implique pas au même niveau ni de la même manière toute la population marocaine. Les différences dans le rapport au patrimoine, dans sa connaissance, dans sa perception, dans les attitudes pratiques adoptées à son égard sont visibles entre ruraux et urbains, berbérophones et arabophones, résidents des sites chargés d'histoire et de mémoire et reconnus comme tels (les médina de Fès et dans une moindre mesure celle de Taza et les ksour oasiens) et résidents des sites ordinaires (certains sites ruraux en particulier).

Néanmoins, nous avons affaire à une sorte de conscience patrimoniale montante. Les marocains que nous avons interrogés connaissent leur patrimoine, ils le localisent dans l'espace, le situent dans le temps, sont informés sur certains détails concernant monuments et sites. Bien entendu, le patrimoine prestigieux, celui qui fait l'objet d'une médiatisation importante, qui est présent dans les manuels scolaires, dans les affiches publicitaires, sur les billets de banques, etc., est plus connu que le patrimoine moins médiatisé. C'est le cas par exemple des sites archéologiques d'une singulière importance aux yeux des spécialistes, mais dont la présence est à peine soupçonnée par le grand public. Le patrimoine immatériel, lui, attire le plus gros de l'action de sauvegarde menée par la société civile et suscite la conscience la plus active quant aux risques de perte, notamment dans les régions à dominante berbérophone.

**Eléments de lecture des résultats de cette étude à la lumière des besoins de l'inter-entention (évaluation d'une stratégie de sauvegarde)**

Cette étude est partie d'une hypothèse implicite selon laquelle les marocains connaîtraient et reconnaîtraient mal leur patrimoine. Or force est de constater l'infirmité de cette hypothèse par les résultats de notre enquête.

Par contre, c'est dans le passage d'une attitude mentale de patrimonialisation basée sur une définition plutôt conforme, dans ses principaux traits, avec la définition normative (celle des conventions initiées par l'UNESCO) et sur une connaissance plutôt bonne des différentes composantes du patrimoine, à une attitude pratique active en faveur de la sauvegarde, que le déficit s'observe.

## Bibliographie

### 1. Ouvrages généraux sur le patrimoine

- BERCE F., *Des monuments historiques au patrimoine*, Paris, Flammarion, 2000.  
BOURDIN A., *Le patrimoine réinventé*, Paris, PUF, 1984.  
CHOAY F., *L'allergie du patrimoine* Paris, le Seuil, 1992.  
LAMY Y., *Le monument au patrimoine, matériaux pour l'histoire politique d'une protection*, *Genèses, Sciences sociales et histoire*, 11, 1993 : 50-81.

### 2. Apports d'études

- CHIVA I., *Une politique pour le patrimoine culturel rural*, Rapport présenté au Ministre de la culture et de la francophonie, Avril 1994

### 3. Ouvrages et documents sur le patrimoine culturel au Maroc

- GAULTIER-KURHAN C., (sous la direction de), *Le patrimoine culturel marocain*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003.  
Ministère de la culture, Direction du patrimoine culturel, *L'inventaire du Patrimoine culturel et naturel au Maroc*, Guide pratique, Les cahiers du patrimoine, N° 2, Novembre 2008.

### 4. Conventions internationales

- ICOMOS, *La Charte de Venise*, Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et cités, 1965.
- UNESCO, *Convention concernant la protection du Patrimoine mondial culturel et naturel*, Paris, 16 Novembre 1972.
- UNESCO, *Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel*, Paris, 2003.
- Déclaration de Yamato, issue de la Conférence internationale « La sauvegarde du patrimoine culturel matériel et immatériel, vers une approche intégrée ».

## **Annexes**

1. Sites et monuments classés dans les zones de l'étude
2. Guide d'entretien

## **Annexe 1.**

### **Monuments sites et zones classés Patrimoine national**

#### **dans les zones ci liées par l'étude**

#### **1. Monuments, sites et zones classés dans la Wilaya de Fès**

- kasbah des Cherarda ( dahir du 25 août 1914 portant classement B.O. n° 97 du 7 septembre 1914, p. 704 )
- remparts intérieurs de Fès Jedid (dahir du 25 août 1914 portant classement B.O. n° 97 du 7 septembre 1914, p. 705 )
- kasba des Filalas (dahir du 25 août 1914 portant classement B.O. n° 97 du 7 septembre 1914, p. 705 )
- remparts extérieurs de Fès (dahir du 25 août 1914 portant classement B.O. n° 97 du 7 septembre 1914, p. 706 )
- enceinte générale de Fès (dahir du 25 août 1914 portant classement B.O. n° 97 du 7 septembre 1914, p. 706 )
- zone intérieure de protection artistique autour des remparts de la ville de Fès (arrêté ouvrant une enquête de classement du 25 août 1914 B.O. n° 97 du 7 septembre 1914, p. 706)
- zone extérieure de protection artistique autour des remparts de la ville de Fès (arrêté du 25 août 1914 ouvrant une enquête de classement B.O. n° 97 du 7 septembre 1914, p. 707)
- Bab Bou Jeloud (dahir du 31 août 1914 portant classement B.O. n° 98 du 14 septembre 1914, p. 717)
- Bab Dekkaken (dahir du 31 août 1914 portant classement B.O. n° 98 du 14 septembre 1914 p. 717 ).
- medersa Es-Sahrij (dahir du 20 février 1915 portant classement, B.O. n° 123 du 1er mars 1915 p. 92)
- medersa Es-Attarine (dahir du 20 février 1915 portant classement B.O. n° 123 du 1er mars 1915, p. 92)
- medersa Bouanania (dahir du 20 février 1915 portant classement B.O. n° 123 du 1er mars 1915, p. 93)
- medersa Es-Saffarine (dahir du 20 février 1915 portant classement B.O. n° 123 du 1er mars 1915, p. 93)
- medersa El Mis Bahia (dahir du 20 février 1915 portant classement B.O. n° 123 du 1er mars 1915, p. 93).
- medersa ech-cheratine (dahir du 20 février 1915 portant classement B.O. n° 123 du 1er mars 1915, p. 93)
- Fondouk Nejarines (dahir du 28 janvier 1916 portant classement B.O. n° 127 du 7 février 1916, p. 140).
- divers zones et sites (dahir du 19 novembre 1920 portant classement B.O. n° 423 du 30 novembre 1920, p. 2017)
- deux zones intérieures de protection le long de l'enceinte générale de la ville et de l'Aguedal à Fès (dahir du 3 septembre 1921 portant classement B.O. n° 523 du 20 septembre 1921, p. 1458)

- une portion des zones de protection établies le long de l'enceinte de Fès (dahir du 14 octobre 1922 portant déclassement B.O. n° 523 du 31 octobre 1922, p. 1566)
- règlement pour la protection artistique de la médina de Fès : Fès Jdid et Fès El Bali (arrêté viziriel du 23 août 1923 portant règlement B.O. n° 550 de mai 1923, p. 579)
- Mosquée Jamaà El Azhar (dahir du 25 décembre 1923 portant classement B.O. n° 585 du 8 janvier 1924, p. 21)
- Dar Batha à Fès el Bali (dahir du 23 janvier 1924 portant classement B.O. n° 592 de février 1924, p. 383)
- Dar Adiyel à Fès el Bali (dahir du 9 août 1924 portant classement B.O. du 9 septembre 1924, p. 1418)
- pont sur l'oued 'ja dahir du septembre 92 portant classement B.O. n° 622 du 23 septembre 1924, p. 1486)
- pont dit « antra en ato sur l'oued Fès dahir du 2 avril 92 portant classement B.O. n° 657 du 26 mai 1925, p. 885).
- entrée du Fondouk Tsétaounine à Fès (dahir du 13 novembre 1925 portant classement B.O. n°684 du 1er décembre 1925, p. 1891)
- zone de protection du site de Sidi Harazem (dahir du 11 juin 1928 portant classement B.O. n°819 du 3 juillet 1928, p. 1781)
- partie de la zone de protection établie à l'extérieur des remparts de Fès (dahir du 29 août 1932 portant déclassement B.O. n°1042 du 14 octobre 1932, p. 1178)
- muraille longeant l'avenue des Français à Fès, entre Bab el Keken et la Kasba de Boujloud (dahir du 2 décembre 1933 portant classement B.O. n°1106 du 5 janvier 1934, p. 2)
- zone intérieure de protection le long de l'enceinte principale de la ville de Fès (dahir du 14 février 1936 portant déclassement B.O. n°1224 du 10 avril 1936, p. 418)
- partie de la zone de protection du site de Sidi Harazem (arrêté viziriel du 24 mars 1936 ordonnant enquête en vue du déclassement B.O. n°1227 du 1er mai 1936, p. 518)
- immeuble dit « Habs zebbala » à Fès Jdid (arrêté viziriel du 30 juin 1941 ordonnant une enquête B.O. n°1500 du 25 juillet 1941, p. 766)
- site du marabout de Sidi Ahmed El Bernoussi (arrêté viziriel du 10 mars 1950 portant classement B.O. n°1954 du 7 avril 1950, p. 408)
- Dar Adiyel à Fès El Bali (arrêté viziriel du 24 septembre 1952 portant déclassement B.O. n°2087 du 24 octobre 1952, p. 1481)
- site de la ville ancienne de Fès : Fès Jdid et Fès El Bali (arrêté viziriel du 6 octobre 1954 ordonnant le classement B.O. n°2192 du 29 octobre 1954, p. 1460)
- site du bois sacré de Sidi el Messhour (décret du 30 septembre 1957 portant classement B.O. n°2356 du 20 décembre 1957, p. 1577)
- Certaines zones du site classé de la ville ancienne de Fès (décret du 1er décembre 1958 portant modification B.O. n° 2408 du 1er décembre 1958, p. 2064)
- Dar Beïda (dahir du 23 janvier 1924 portant classement B.O. n° 592 du 26 février 1924, p. 383)
- marabout de Sidi El Messhour (décret n° 2-56-722 du 11 septembre 1956 portant classement B.O. n°2308 du 17 janvier 1957, p. 63)

- synagogue Danan sise au mellah de Fés (décret n°1-99-135 du 1<sup>er</sup> mars 1999, portant classement, B.O. N° 4674 du 18 Mars 1999).

## 2. Monuments, sites et zones classés dans la province de Taza

- grande mosquée de Taza dite Jamâa El Kebir (dahir du 21 juillet 1916 portant classement B.O. n° 197 du 31 juillet 1916, p. 783)
- enceinte fortifiée de la ville de Taza (dahir du 21 juillet 1916 portant classement B.O. n°197 du 31 juillet 1916, p. 783)
- zone de protection autour de l'enceinte de Taza dahir du 3 février 1922 portant classement B.O. N° 486 du 14 février 1922, p. 268)
- site de Sidi-Mejbour (arrêté viziriel du 30 août 1949 portant classement B.O. n° 1927 du 30 septembre 1949, p. 1251)
- site de Ras- El Oued (arrêté viziriel du 12 décembre 1951 portant classement B.O. n° 2048 du 24 janvier 1952, p. 134)

## 3. Monuments, sites et zones classés dans la province Ouarzazate

- gorges de Dades (dahir du 27 février 1943 portant classement B.O. n° 1588 du 2 avril 1943, p. 282)
- massif du Bou-Gafer (dahir du 1<sup>er</sup> mars 1943 portant classement B.O. n° 1588 du 2 avril 1943, p. 283).
- vallée de l'Oued 'Aouan dahir du 1<sup>er</sup> mars 1943 portant classement , B.O. n° 1588 du 2 avril 1943 p. 283).
- vallée de l'Oued 'Aouan dahir du 3 mars 1943 portant classement .O. n° 1588 du 2 avril 1943, p. 283.)
- sites et kasbah de Taourirt et de Tifoutoute (territoire d'Ouarzazate) arrêté viziriel du 7 février 1954 portant classement des sites et Kasbas . B.O. n° 2159 du 12 mars 1954, p. 379).
- vallées des oasis territoire d'Ouarzazate) arrêté viziriel du 29 juin 1953 portant classement, B.O. n° 2125 du 7 juillet 1953, p. 983)

## **Annexe 2.**

### **Guide d'entretien**

⋮

**.1**

-  
-  
-  
-  
-

:

**-1**

**1-1**

: )

( )

**.2.1**

- : )

(.

**.3.1.**

: )

.(

( )

**-4-1**

: )

-1-2

: )

(

.2.2

"

: )

(...

"

.3.2

: )

(

.4.2

: )

(...

.5.2

(

: )

.6-2

(...

: )

.7-2

( ...

: )

**.8.2**

: )

(

: :

)

( ...

**.9.2**

(

:

)

**.10.2**

: )

(

**.11.2**

(...

( )

: )

**.12.2**

( ...

: )

**.13.2**

:( )

: )

:

)

....

...

:

(...

**.14.2**

( ...

: )

**.15.2**

: ( ) : )  
:

.... ...

:

(

**.16.2**

... : )  
... (...

**.17.2**

: )

(...

( )

**.18.2**

: )

(...

-

( )

**.19.2**

: )

...

**.20.2**

: )

(

**.21.2**

(...

: )

**.22.2**

: )

(...

**.23.2**

**- 23 2**

: )

(...



**-3**

**.1.3**

:

: )

:

:

(...

:

.2.3.

: )

.3.3

: )

( )

(...

)

- 4 3

(...

: )

- 5 3

: )

(...

.6.5

: )

- 6 3

: )

(...

- 7 3

: )

(...

Cette publication a été réalisée dans le cadre du Programme conjoint "Le patrimoine culturel et les industries créatives comme vecteurs de développement au Maroc" qui a fait l'objet d'une coopération entre le gouvernement marocain (Départements ministériels, agences de développement, ONGs, etc.) et le Système des Nations Unies (UNESCO, PNUD, UNIFEM, ONUDI et FNUAP), grâce à un financement du Fonds des Nations Unies pour la réalisation des Objectifs du Millénaire pour le Développement (Fonds OMD), qui a été mis en place le 18 décembre 2006, à New York aux Nations Unies, par le gouvernement d'Espagne et le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD).